

Nagasaki 9 Août 1945-2015 et le Très Grand Crime se poursuit ou une Science au-dessus de tout soupçon

<http://www.humanite.fr/albert-camus-sur-hiroshima-leditorial-de-combat-du-8-aout-1945-580990>

Albert Camus sur Hiroshima. L'éditorial de Combat du 8 août 1945
ALBERT CAMUS (1913-1960)
Mercredi, 5 Août, 2015

« Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique.

On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football.

Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consacre au meurtre organisé, personne sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner.

Les découvertes doivent être enregistrées, commentées selon ce qu'elles sont, annoncées au monde pour que l'homme ait une juste idée de son destin. Mais entourer ces terribles révélations d'une littérature pittoresque ou humoristique, c'est ce qui n'est pas supportable.

Déjà, on ne respirait pas facilement dans un monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive. On offre sans doute à l'humanité sa dernière chance. Et ce peut-être après tout le prétexte d'une édition spéciale. Mais ce devrait être plus sûrement le sujet de quelques réflexions et de beaucoup de silence.

Au reste, il est d'autres raisons d'accueillir avec réserve le roman d'anticipation que les journaux nous proposent. Quand on voit le rédacteur diplomatique de l'Agence Reuter annoncer que cette invention rend caducs les traités ou périmées les décisions mêmes de Potsdam*, remarquer qu'il est indifférent que les Russes soient à Koenigsberg ou la Turquie aux Dardanelles, on ne peut se défendre de supposer à ce beau concert des intentions assez étrangères au désintéressement scientifique.*

Qu'on nous entende bien. Si les Japonais capitulent après la destruction d'Hiroshima et par l'effet de l'intimidation, nous nous en réjurons. Mais nous nous refusons à tirer d'une aussi grave nouvelle autre chose que la décision de plaider plus énergiquement encore en faveur d'une véritable société internationale, où les grandes puissances n'auront pas de droits supérieurs aux petites et aux moyennes nations, où la guerre, fléau devenu définitif par le seul effet de l'intelligence humaine, ne dépendra plus des appétits ou des doctrines de tel ou tel État. Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison. »

Désolé de déranger encore avec ces commémorations mais on dit toujours qu'il faut insister avec l'histoire (cachée) pour ne pas la revivre ("revivre" si on peut s'exprimer ainsi...)

Capté sur http://www.film-documentaire.fr/La_Face_cach%C3%A9e-Hiroshima.html,film,35511

Un film de Kenichi Watanabe
2011 - France - 87 minutes - HD

La catastrophe de Fukushima éclaire d'un jour nouveau l'histoire du nucléaire : le Japon a été deux fois victime de l'atome, à 66 ans d'intervalle. Le 6 août 1945 : la première bombe atomique de l'Histoire détruit une ville entière en quelques secondes. Avec la bombe au plutonium lâchée sur Nagasaki 3 jours plus tard, l'humanité entre dans l'ère nucléaire. L'histoire officielle, écrite après-guerre par les autorités américaines, est celle du "Mal nécessaire" : il fallait utiliser la bombe pour terminer la guerre. Mais derrière la version des manuels scolaires et des films de propagande se cache une autre histoire.

"La Face cachée de Hiroshima" revient sous un angle inédit sur les premières explosions atomiques de l'Histoire de l'humanité, Hiroshima et Nagasaki. Il propose une immersion historique saisissante depuis les coulisses du Projet Manhattan jusqu'aux recherches secrètes menées au Japon, pendant plusieurs décennies, sur les effets de l'irradiation. Le fil conducteur est l'histoire fascinante des scientifiques qui ont conçu la bombe nucléaire dans le plus grand secret, en concluant un pacte avec les militaires et les industriels, une relation qui va mener le monde au feu atomique. Ce film d'investigation raconte l'entrée du monde dans l'ère nucléaire en se basant sur une collection unique d'archives américaines et japonaises.

Commémorations :

- 31 juillet 1977 à Malville : Vital Michalon est assassiné par la police
<https://rebellyon.info/31-juillet-1977-a-Malville-Vital-Michalon>

- 31 Juillet 1914 à Paris : Jean Jaures est assassiné par un Vilain ;
« Le capitalisme vert porte en lui la guerre kaki comme la nuée l'orage »

2015 : Déclaration socialiste : « Mon adversaire c'est la finance » :
ce à quoi on pourrait rajouter : Oui mais l'ennemi ?
Réponse : « L'ennemi, c'est le faux socialiste. »

- du 6 au 9 Août 1945 Hiroshima Nagasaki : début de l'holocauste de la contamination interne qui dure toujours avec son déni des États droit-de- l'hommiste, ces monstres froids.

- <http://www.vivre-apres-fukushima.fr/hiroshima-6-aout-1945-nagasaki-9-aout-1945-2/>
- www.dissident-media.org/infonucleaire

brevets : <http://www.bellacio.org/fr/spip.php?article146986>

et droits d'auteur de « La face cachée de Hiroshima »
<https://www.youtube.com/watch?v=z4eP-ocVDBo>

remis en ligne en mars 2015 par une bonne âme:
<https://www.youtube.com/watch?v=s35t9OJBig8>

Car la véritable histoire décrite ici laisse à désirer...
<http://www.arte.tv/guide/fr/054197-000/hiroshima-la-veritable-histoire>

Actualités :

- la perle nucléaire de l'été :

<http://www.contrepoints.org/2015/07/26/215583-lettre-ouverte-aux-journalistes-du-monde-detrateurs-du-nucleaire>

- Le feu nucléaire du printemps :

<http://www.sortirdunucleaire.org/Incendies-a-Tchernobyl-la-radioactivite-remise-en>

- Le nucléaire français dans la situation TAFTAïenne actuelle :

http://www.huffingtonpost.fr/corinne-lepage/accord-edf-areva_b_7923328.html

Des bouquins pour la plage :

- <http://www.sortirdunucleaire.org/Dialectique-du-nucleocrate-La>
- <http://www.reporterre.net/Quand-la-science-se-met-au-service>
- <http://netoyens.info/index.php/contrib/28/12/2014/LA-SCIENCE-ASSERVIE--Sante-publique-%3A-les-collusions-mortiferes-entre-industriels-et-chercheurs>
- <http://www.bastamag.net/Risques-toxiques-comment-les-cancers-des-ouvriers-sont-occultes-par-les>
- Toxique planète (André Cicoletta)
- L'Événement Anthropocène (C.Bonneuil-JB.Fressoz)
- Comment tout peut s'effondrer (Pablo Servigne-Raphaël Stevens)
 - http://www.lemonde.fr/livres/article/2013/09/18/dialectique-du-nucleocrate_3480117_3260.html
 - <http://journaldelenergie.com/nucleaire/letat-nucleaire-portrait-dune-democratie-malade/>

Radio Plage- la demi-heure radioactive sur <http://www.radiogalere.org/>

- https://www.youtube.com/watch?v=w-oHx_V_iTc
- <https://www.youtube.com/watch?v=HFqock5Jhug>
- <https://www.youtube.com/watch?v=yE01BHoimBE>

<https://youtu.be/zuaD6QPAgR4>

- <http://www.laparisienliberee.com/arithmetique-de-laccident-nucleaire/>

http://independentwho.org/media/Audios_Videos/Alison_Katz_La_Demi_Heure_Radioactive_9_avril_2013.mp3

Au nom de tous les contaminés : Aidez

http://enfants-tchernobyl-belarus.org/extra/pdf-divers/telecharge.php?pdf=pourquoi_aider.pdf

<http://www.asso-henri-pezerat.org/hommage-a-roger-belbeoch/>

<http://www.asso-henri-pezerat.org/liens/>

Autres articles sur l'étape importante du « Thanatocène » il y a 70ans

<http://blogs.mediapart.fr/blog/max-angel/050815/6-aout-1945-hiroshima-naissance-de-lerc-nucleaire>

*****<http://www.vivre-apres-fukushima.fr/hiroshima-6-aout-1945-nagasaki-9-aout-1945-2/>

Hiroshima 6 Août 1945 – Nagasaki 9 Août 1945

Publié le 5 août 2015

HIROSHIMA 6 Août 1945 – Little boy NAGASAKI 9 Août 1945 – Fat man
Ville de 350.000 habitants
70.000 décès immédiats
70.000 dans les 5 années suivantes
port de 260.000h
décès: 20.000 – blessés 50.000
autres sources: 87.000 décès

70 ans après le bombardement atomique
Extrait du livre de Roger et Bella Belbéoch
« Tchernobyl une catastrophe »

L'énergie atomique se manifesta publiquement pour la première fois le 6 août 1945: destruction à peu près complète et instantanée d'Hiroshima. La « performance » fut répétée trois jours plus tard sur Nagasaki avec le même succès. Si la surprise fut grande dans l'opinion publique, parmi les savants il n'en fut rien car ils envisageaient ce développement scientifique depuis 1939. Contrairement à ce qui a été écrit plusieurs années plus tard, ces destructions de masse ne traumatisèrent ni le milieu scientifique ni l'opinion publique. Elles furent perçues comme le début d'une ère nouvelle, « l'âge atomique » confirmant la fiabilité de cette nouvelle source d'énergie.

Le mercredi 8 août 1945, on put lire à la une du journal Le Monde : « Une révolution scientifique: Les Américains lancent leur première bombe atomique sur le Japon ». L'unanimité fut assez parfaite dans l'ensemble de la presse. L'ampleur du désastre, ces êtres humains qui, en quelques millièmes de seconde, furent « volatilisés » et ne laissèrent qu'une ombre sur les murs, loin de déclencher horreur et indignation, fut reçue comme la preuve objective d'un avenir radieux pour une humanité qui allait enfin être débarrassée à tout jamais des contraintes du travail. La matière se révélait source inépuisable d'énergie, qu'il serait possible d'utiliser partout sans limite, sans effort, sans danger.

D'in vraisemblables projets étaient présentés sérieusement comme à notre portée dans un avenir très proche. On parlait de faire fondre la glace des pôles par bombardement atomique pour produire un climat tempéré sur la terre entière, d'araser le Mont Blanc ou de combler la Méditerranée pour irriguer le Sahara (Joliot), etc.

Le délire scientifique n'a plus jamais atteint de tels sommets. Les explosions sur le Japon furent glorifiées et bénies par tout ce que l'establishment scientifique avait de disponible: à l'époque cela s'appelait « les savants ». La mobilisation fut spontanée pour nous initier à cet avenir que les prix Nobel du « Projet Manhattan » nous avaient soigneusement préparé. Hiroshima devait ouvrir à l'humanité une ère de liberté, on entra dans la modernité libératrice.

La seule voix discordante fut celle d'Albert Camus dans l'éditorial de Combat le 8 août 1945: « Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé,

les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. [...] Il est permis de penser qu'il ya quelque indécence à célébrer une découverte qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles ». Ces positions lui valurent, quelques jours plus tard, de violentes critiques.

Pour France-Soir, l'ère nouvelle fut inaugurée le 16 juillet 1945, date de l'essai de la première bombe atomique. Il titre le 8 novembre 1945: « Le 16 juillet 1945 à Alamogordo, par une nuit d'orage, le monde est entré dans une ère nouvelle ». L'article se poursuit ainsi: « L'espèce humaine a réussi à passer un âge nouveau: l'âge atomique ».

Ce même journal titrait un article le 9 août 1945: « L'emploi de la bombe atomique ouvre des horizons illimités ».

Le 10 août 1945, après la destruction de Nagasaki, France-Soir confiait ses colonnes à « un prince, académicien français et prix Nobel de physique » qui titrait son article: « L'homme pourra demain tirer plus d'énergie de quelques grammes de matière désintégrée que de la houille, de l'eau et du pétrole, par le prince Louis de Broglie, de l'Académie française ».

Le 8 août 1945, le journal Libération titrait en première page: « La nouvelle découverte peut bouleverser le monde. [...] Charbon, essence, électricité ne seraient bientôt plus que des souvenirs ».

L'Humanité du 8 août 1945 titre en première page: « La bombe atomique a son histoire depuis 1938, dans tous les pays des savants s'employaient à cette tâche immense: libérer l'énergie nucléaire. Les travaux du professeur Frédéric Joliot-Curie ont été un appoint énorme dans la réalisation de cette prodigieuse conquête de la science ». Les journaux mentionnent à de nombreuses reprises la part jouée par la France dans cette prodigieuse découverte. Ainsi on trouve dans le Figaro du 9 août 1945 un communiqué de l'AFP: « Paimpol 8 août – M. Joliot-Curie fait de Paimpol la communication suivante: L'emploi de l'énergie atomique et de la bombe atomique a son origine dans les découvertes et les travaux effectués au Collège de France par MM. Joliot-Curie, Alban et Kowarski en 1939 et 1940. Des communications ont été faites et des brevets pris à cette époque ». Un de ces brevets porte sur les « Perfectionnements aux charges explosives », brevet d'invention n° 971-324, « demandé le 4 mai 1939 à 15 h 35 min à Paris » (lire: L'histoire de la protection des brevets de l'équipe Joliot).

Cependant, personne n'osa en 1945 réclamer au gouvernement américain des royalties, bien que finalement on affirmât que la destruction de Hiroshima était couverte par un brevet français! Seul un bénéfice moral était attendu en exigeant que l'opinion mondiale reconnût la contribution française aux massacres d'Hiroshima et de Nagasaki.

En face de cet enthousiasme délirant
voici ce qui se passait sur place:

_ Récits des jours d'Hiroshima du docteur Shuntaro Hida

*****http://www.dissident-media.org/infonucleaire/temoig_hida.html

Récits des jours d'Hiroshima

Docteur Shuntaro Hida,

En 1944, un an avant l'explosion de la bombe, je fus affecté à l'hôpital militaire d'Hiroshima. Beaucoup de Japonais étaient alors déjà persuadés de la supériorité de l'armée américaine et, dès les premiers jours de 1945, la plupart d'entre eux commencèrent à redouter l'issue de la guerre, en dépit des comptes rendus quotidiens des victoires diffusés par le gouvernement. Ces communiqués inventés de toutes pièces, ne trompaient personne: de nombreuses grandes villes du Japon avaient déjà subi des bombardements aériens massifs, jusqu'à leur totale destruction par le feu. Chose étrange, Hiroshima n'avait cependant jamais été bombardée, bien que des B 29 survolassent la ville tous les jours. (J'ai appris par la suite, en consultant les archives américaines, qu'Hiroshima avait été « réservée » en vue de l'ultime attaque à l'arme nucléaire.)

Le 7 août, au poste de quarantaine militaire de Ninoshima, à environ 4 kilomètres au large de Hiroshima. Beaucoup de ceux atteints de profondes brûlures dues à la chaleur de l'explosion, restent étendus ainsi sans bouger, respirant à peine, jusqu'à ce que la vie s'en aille. (Photo Masayoshi Onuka)

A chaque survol, nous transportions les malades à l'abri car toute alerte aérienne aurait fort bien pu annoncer un bombardement. Toutefois, l'atmosphère de la ville était, relativement à la situation, sereine et détendue, tant chez les soldats que parmi les civils, également nombreux à avoir fait l'expérience d'un raid aérien véritable. Le chef d'état-major du quartier général n'avait d'ailleurs jamais tenu compte du conseil maintes fois donné de transférer l'hôpital militaire à la campagne. La plupart des patients avaient été blessés ou étaient tombés malades sur les différents théâtres d'opérations. Ils pouvaient donc témoigner de chaque combat, indiquer lesquels de nos corps d'armée avaient été totalement anéantis, le nombre de navires envoyés par le fond ou d'avions abattus. Le gouvernement tenait ces informations secrètes, mais, à l'hôpital, il suffisait d'un peu de bon sens pour comprendre que nous n'avions aucune chance de gagner cette guerre. En avril 1945, l'armée japonaise était écrasée dans les Philippines et à Okinawa. Dès lors, le Japon ne pouvait plus lutter que sur son propre sol.

A Hiroshima, l'armée se décida enfin à évacuer ses troupes non combattantes vers la campagne environnante. Mais comme de nombreux détachements déménagèrent en même temps, il nous fut très difficile de trouver un endroit convenable pour installer l'ensemble des patients et du personnel médical de l'hôpital militaire. Nous fûmes donc contraints de les diviser en plusieurs groupes répartis dans les écoles et dans les temples bouddhistes ou shintoïstes de la région.

Début mai, je quittai Hiroshima avec trois cents soldats pour rejoindre mon nouveau poste, au commandement des « troupes d'évacuation ». En outre, je reçus du quartier général l'ordre inattendu de construire un abri souterrain pour l'hôpital central, en creusant un tunnel dans la montagne près du village d'Hesaka, à trois kilomètres environ du nord d'Hiroshima. Malgré le manque de matériel, je respectai le programme prévu: le 5 août, j'achevai les travaux de construction de l'abri. C'était la veille du jour terrible où « Little Boy », la première bombe atomique, allait être lâchée sur des êtres humains, à Hiroshima. (Lâchée

un peu précipitamment après le succès de la première explosion nucléaire à Alamogordo, dans le Nouveau-Mexique, aucune expérience relative au danger de la radioactivité pour l'homme, pourtant prévu par de nombreux scientifiques, n'avait été effectuée. Si les autorités américaines avaient eu un semblant d'égard pour l'espèce humaine, jamais ce feu démoniaque à peine découvert n'aurait été jeté sur les 750 000 victimes japonaises). Mais ce 5 août, j'ignorais encore toute l'horreur du lendemain.

J'avais appelé le quartier général pour rendre compte de l'achèvement des travaux.

Je croyais pouvoir demeurer sur place une nuit de plus afin de récupérer un peu. Mon espoir fut vain. « Revenez immédiatement avec tous vos hommes. » C'était un ordre et il m'était impossible de passer outre délibérément. J'obligeai ma compagnie à se préparer sur l'heure. Après avoir remercié les personnalités du village, nous sommes partis pour Hiroshima, ne laissant à Hesaka qu'un effectif réduit pour préparer l'ouverture du nouvel hôpital souterrain.

Depuis, un sinistre regret n'a cessé de me torturer et une question demeure à jamais dans mon esprit: pourquoi, cette nuit-là, ne suis-je pas resté à Hesaka ? J'aurais pu donner un prétexte au quartier général et trois cents hommes ne seraient pas morts.

Nous parvînmes à Hiroshima vers vingt heures, alors que le long jour d'été touchait à sa fin. Le directeur et le médecin-chef de l'hôpital étaient absents. Ils étaient partis en mission à Osaka. Ne pouvant faire mon rapport, je tuais le temps en flânant dans la cour de l'hôpital. L'officier de garde me demanda alors quelque chose d'assez peu ordinaire: servir des médecins, mais officiers supérieurs, qui séjournaient à l'hôpital cette nuit là. A cette époque, il était malheureusement fréquent que les hôpitaux militaires fussent utilisés par les officiers en mission entre le front et Tokyo, au lieu et place des hôtels où l'on ne servait pas de repas. J'accommodais les dîners dans la salle des radiographies. Toutes les fenêtres étant masquées par des rideaux noirs, je n'avais pas à éteindre les lumières à chaque alerte aérienne. Pour faire passer le côté déplaisant de la besogne, je fis comme tout le monde et me saoulai au saké. Puis après avoir constaté que tous étaient ivres morts, je m'étendis sur le lit qui avait été disposé pour nous tous dans la pièce. Si j'y avais dormi toute la nuit, j'aurais été tué au matin. Au beau milieu de la nuit, on me secoua pour me réveiller: c'était un vieux fermier, qu'un garde avait conduit jusqu'à moi. Sa petite-fille, que j'avais déjà soignée pendant que je séjournais dans le village d'Hesaka, venait d'avoir une crise cardiaque. L'urgence exigeait que je m'y rendisse sans perdre un instant, mais comme j'avais quelque peine à me tenir debout, le périple s'annonçait incertain. Le fermier me chargea à l'arrière de sa bicyclette et me fit m'agripper à sa taille. Mon souvenir du trajet est aujourd'hui assez vague, je me rappelle seulement avoir vu la belle rivière Ohta reflétant des poussières d'étoiles scintillantes tandis que je m'accrochais à la ceinture pour éviter de tomber de la bicyclette en marche. Nous arrivâmes pourtant à Hesaka, et je pus soigner la malade.

L'éclair

Je me réveillai sous une lumière resplendissante. Le jour du 6 août

s'était levé. Il était huit heures dix, déjà trop tard pour être à Hiroshima avant l'ouverture de l'hôpital. Je sautai hors du lit. Le maître de la maison, qui avait dormi à côté de moi, commençait son travail quotidien et le ferraillement du seau tirant l'eau du puits me parvint de la cour de derrière. Je m'approchai de la malade et l'examinai. Le plus fort de la crise était passé et elle était tombée dans un sommeil profond. Dans l'intention de lui faire une piqûre, je pris une seringue dans mon sac et commençai à scier une ampoule.

Le ciel bleu d'août brillait sans un nuage. A une altitude extraordinaire, un bombardier B 29 apparut, étincelant comme l'argent. Il semblait voler très lentement, en direction d'Hiroshima. « Ce doit être l'avion de reconnaissance habituel », pensai-je, puis j'expulsai l'air de la seringue sans accorder plus d'attention à l'avion. Je m'apprêtais à enfoncer l'aiguille dans le bras de la malade. A cet instant, un éclair éblouissant me frappa à la face et me transperça les yeux. Une chaleur violente s'abattit sur mon visage et mes bras. En un instant, je me retrouvai au sol, le visage dans les mains, essayant instinctivement de fuir au-dehors. Je pensais y trouver des flammes, mais je ne vis que le ciel bleu entre mes doigts. Les feuilles ne bougeaient pas d'un pouce. Je regardai alors en direction d'Hiroshima.

Un grand cercle de feu flottait dans le ciel, un anneau gigantesque qui s'étendait au-dessus de la ville. Immédiatement, une masse de nuages blancs se forma au centre de l'anneau et se mit à grossir rapidement, se déployant toujours davantage dans le cercle incandescent. En même temps, un long nuage noir apparut qui recouvrit toute la surface de la cité, puis se répandit sur le versant de la colline, s'éleva au-dessus de la vallée de l'Ohta vers le village d'Hesaka, submergeant tout, les bois, les bocages, les rizières, les maisons, les fermes. C'était un énorme cyclone soufflant la poussière et le sable de la ville. Le délai de quelques secondes qui sépara l'éclair et le rayonnement thermique de l'irruption de ce raz de marée noir m'avait permis d'observer son aspect et son avancée.

En dessous de la ferme, je vis le toit de l'école primaire arraché par le nuage de poussière et soudain je fus emporté à mon tour avant d'avoir pu gagner un abri. Les volets coulissants et les panneaux s'envolèrent autour de moi comme autant de bouts de papier, le lourd toit de chaume fut balayé par le vent ainsi que le plafond, le ciel bleu apparut dans le trou béant, je volai sur plus de dix mètres à travers deux pièces et fus finalement projeté contre un grand autel bouddhique qui se trouvait au fond de la maison. L'énorme toit et une bonne quantité de bois retombèrent sur moi dans un vacarme assourdissant. Mon corps entier était endolori. Je rampai vers l'extérieur, cherchant mon chemin à tâtons. Mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon nez, étaient remplis de boue. Par miracle, grâce à la solidité des piliers et des murs, la malade, simplement comprimée sous le chaume, avait échappé à la mort par écrasement. Usant de mes dernières forces, je la tirai vers la véranda, puis, ouvrant ses vêtements, j'appliquai mon oreille sur sa poitrine pour m'assurer que son coeur battait régulièrement. Soulagé, je reportai mon regard sur Hiroshima.

Une colonne de flammes jaillissait. Sa tête se masquait sous un nuage énorme. Elle s'éleva de plus en plus haut dans le ciel, comme si elle voulait franchir le firmament lui-même.

Soudainement, un frisson me parcourut le dos et une peur étrange m'envahit. « Qu'est-ce que c'est ? A quoi suis-je en train d'assister ? » J'avais devant les yeux un phénomène inconnu, un événement inédit, et toute l'expérience des mes vingt-huit années d'existence ne m'était d'aucun secours.

Le nuage en forme de champignon

Le nuage gigantesque s'était élevé, grandiose, splendide, pour écraser tout Hiroshima sous sa colonne de flammes. Sans m'en rendre compte, instinctivement, je m'étais agenouillé. Un vent sinistre balayait Hesaka. J'entendis le cri des villageois qui s'appelaient les uns les autres, un peu partout. Tout était obscurci par une sorte de brouillard de poussière et de sable. Au-dessus de la brume brillait le lumineux ciel d'août. Le kinoko gumo (« nuage en forme de champignon ») s'irisait et se dilatait jusqu'aux confins des cieux comme pour étouffer la luminosité du ciel.

Le vieux fermier déboucha de derrière les ruines de sa maison. Sur son visage se lisaient la terreur et l'incrédulité. Il ne comprenait pas comment sa maison avait pu être si soudainement détruite. Au moment de l'explosion, il était en train de travailler de l'autre côté du bâtiment, protégé de l'éclair et du rayonnement thermique par le mur. Quand je lui montrai du doigt le nuage monstrueux, ses forces l'abandonnèrent et il s'assit sur le sol. Je lui expliquai brièvement que sa petite fille était sauvée et lui demandai de me prêter sa bicyclette. Je devais retourner à Hiroshima le plus vite possible.

Sous le kinoko gurno

Le long de la rivière Ohta, la route de campagne, blanche et sèche, menait tout droit au pied du kinoko gumo. Je ne croisai ni homme ni bête. J'étais rempli d'effroi, mais j'étais médecin, officier de surcroît, et le sens du devoir me commandait. Seule cette vanité me faisait vaincre la peur et me poussait à aller de l'avant, à pédaler de toutes mes forces sur cette bicyclette. A mi-chemin de la ville, à la hauteur d'une ishijizo (statue de pierre bouddhique), la route descendait tout droit, puis tournait brusquement à gauche, là où la montagne s'avance dans la rivière. Je dévalais la pente à toute vitesse, quand une silhouette apparut dans le virage. Était-ce encore un être humain ? Il s'approcha de moi, en vacillant. Il était nu, en sang, couvert de boue, le corps enflé. Des lambeaux de vêtements déchirés pendaient sur sa poitrine et autour de sa taille. Il tenait les mains devant son torse, la paume vers le bas. Des gouttes d'eau tombaient des bords de ses haillons.

Mais quand il fut près de moi, je vis que les lambeaux de tissu n'étaient autres que sa peau et les gouttes d'eau du sang humain. Je ne pouvais distinguer si j'avais devant moi un homme ou une femme, un soldat ou un civil. La tête était singulièrement grosse, avec des paupières boursoufflées et de grosses lèvres en saillie qui semblaient occuper la moitié du visage. Il n'y avait plus un seul cheveu sur le crâne brûlé. Je ne pus m'empêcher de reculer. Je vis alors une procession d'autres silhouettes qui montaient lentement vers moi, le long de la route. Je n'avais ni médicaments ni instruments avec moi. J'étais désemparé. Il m'était impossible de me frayer un chemin entre ces malheureux. J'ai sauté dans la rivière sans hésiter. Je me hâtai de descendre le cours de la rivière, sous la végétation luxuriante qui croît le long des berges en été. Poussés par un vent violent, des nuages de fumée tourbillonnaient à

la surface de l'eau. Le souffle brûlant me giflait le visage, la fumée chaude me suffoquait.

En constatant que sous mes pieds les rochers du lit de la rivière avaient fait place à du sable, je compris que j'avais enfin atteint le Choju-En, un des grands parcs de la périphérie d'Hiroshima. Je m'enfonçais dans une tempête de flammes d'un rouge profond. Le bleu du ciel d'été avait disparu. Autour de moi, sous le vent noir, la rivière était rougie par le reflet des flammes. Dès que la chaleur devenait intolérable, je plongeais mon visage dans l'eau en retenant ma respiration.

Dans le parc, la rivière Ohta se partage en deux bras l'un conduit tout droit à la baie d'Hiroshima, l'autre, la rivière Kanda, se dirige vers l'est. Pour rejoindre la ville, la route d'Hesaka franchit la rivière Kanda sur un pont suspendu. Lorsque je parvins à cet endroit, le vent changea soudain de direction. La fumée noire s'éloigna vers l'aval, et le ciel bleu reparut dans l'éclat de midi. Aussi loin que pouvait porter mon regard, toute la berge du Choju-En était couverte de corps brûlés. Les cadavres flottant au fil de l'eau étaient encore plus nombreux. D'innombrables survivants se traînaient sur la rive, rampaient les uns sur les autres. Le pont suspendu était en flammes et dégageait d'immenses volutes noires. Pourtant des hommes, des créatures de chair y titubaient encore ; mais, à bout de forces, beaucoup tombaient dans la rivière. Sur la berge opposée, une zone occupée par un détachement du génie était secouée par des explosions successives. Au-dessus des flammes, des éclairs déchiraient les nuages sombres dans des déflagrations de feu d'artifice. Des survivants, fuyant les incendies monstrueux qui ravageaient la ville, se retrouvaient bloqués par la rivière et beaucoup tombaient à l'eau.

Je restai figé sur place, incapable de faire un pas. Des ombres me dépassèrent, qui n'avaient plus visage humain, ni voix. Des cadavres remontaient à la surface, d'autres restaient immergés dans les profondeurs, me heurtaient, tournoyaient sur eux-mêmes et flottaient vers l'aval. Chaque fois que je distinguais un petit enfant parmi eux, je levais les yeux vers le ciel en me mordant les lèvres pour dominer mon envie de pleurer. Au-dessus des tourbillons noirs, l'énorme nuage en forme de champignon brillait de ses cinq couleurs dans l'infini du ciel bleu. Je vis alors deux barques métalliques du génie qui descendaient la rivière. Les soldats ramaient sous le commandement d'un jeune officier. Je le connaissais. Il avait travaillé avec moi à la construction de l'abri souterrain à Hesaka. Quand il parvint à ma hauteur, il sauta à l'eau et me dit: « Docteur, retournez à Hesaka tout de suite ! il y a une multitude de blessés. Ils vous attendent. » Je compris aussitôt la situation. Il me serra la main, promit de s'enquérir du sort de l'hôpital militaire, puis il disparut dans la brume avec ses soldats. Je ne l'ai jamais revu.

L'hôpital de campagne d'Hesaka

Mon retour à Hesaka fut très long, car il fallait remonter la rivière. Progressant à contre-courant sous les fourrés de la berge, je voyais beaucoup de malheureux tomber de la route et user leur dernier souffle en tentant d'atteindre l'eau. Je n'avais plus aucune idée de l'heure, l'immersion avait détraqué ma montre.

J'arrivai enfin devant la colline familière d'Hesaka. Quand je fus debout

sur la berge et que je vis le village, je m'écroulai et m'assis sur le sol. J'étais épuisé, mais si mes jambes m'abandonnèrent, ce fut à cause de l'effrayant spectacle que j'avais sous les yeux. Deux routes importantes traversaient le village et s'y croisaient en une sorte de « T ». La première, venant d'Hiroshima, continuait vers le nord en suivant le cours de la rivière. L'autre, perpendiculaire, passait par le col le long de la voie du chemin de fer Geibi en provenance de Kaidaichi. Je me tenais juste au carrefour des branches de ce « T ».

C'était une scène atroce. D'innombrables victimes gisaient sur la route, le terrain de l'école et sur tous les espaces ouverts que mon regard pouvait embrasser. L'école primaire que j'avais utilisée comme base pendant la construction de l'abri souterrain était en ruine. Tous les bâtiments avaient été détruits, sauf un qui faisait face à la colline. Le sol était jonché de débris, mais ce qui rendait cette vision insoutenable, c'était l'amoncellement de corps à vif empilés les uns sur les autres à même la terre. Des blessés, brûlés et en sang, rampaient l'un derrière l'autre, et allaient former un tas de chair à l'entrée de l'école. Les couches du dessous étaient des cadavres, il en émanait la puanteur particulière de la mort, mélangée à celle du sang et de la chair calcinée. Une tente du service de santé avait été montée dans un coin. Le chef de cet hôpital de fortune, qui avait rejoint son poste la veille, prodiguait les premiers secours avec ses assistants, débordés par l'ampleur de la tâche. Dans une pièce de l'école qui avait échappé de justesse à l'effondrement, le maire du village, l'instituteur et quelques autres notables étaient en train de discuter, mais ils étaient complètement désarmés face à cette situation dramatique. Lorsque j'entrai, le maire se leva et montra du doigt la fenêtre en murmurant quelque chose. Debout, bras croisés, les villageois se tenaient en rang sur le sentier qui menait aux rizières, comme des moineaux perchés sur une ligne électrique. Ils avaient fui leurs maisons, effrayés par les victimes en sang qui les avaient envahies l'une après l'autre. J'exposai quelques mesures qui devaient être prises d'urgence par les autorités du village: premièrement, sonner le tocsin et rassembler tous les villageois ; deuxièmement, installer une cuisine provisoire et servir aux blessés du riz pris à l'armée ; troisièmement, réunir une grande quantité d'huile de grain, d'huile de soja et autant de charpie que l'on pourrait en trouver ; quatrièmement, préparer un lieu pour la crémation des cadavres. Quelqu'un protesta contre la dernière suggestion: « Ici, nous n'incinérons pas, nous enterrons nos morts ». « Bien, dis-je, enterrez tout ce que vous voulez. A première vue, il y a plus de cinq cents cadavres. Allez vous creuser toutes vos rizières ? » A la suite de ce différend et en réponse à ma requête, le maire du village et son adjoint furent obligés d'offrir leur propre terrain pour procéder aux incinérations.

Le 6 août 1945, vers 11 heures à 2,2 km de l'hypocentre. Une fumée noire et des flammes violentes s'élèvent du coeur de la ville. Des habitants ayant pu échapper au feu se tiennent là, assis près du pont, incapables d'aller plus loin. Les photographies du jour du lancement de la bombe (à l'exception de certains clichés du nuage atomique) prises par Matsushige Yoshito sont les seuls documents connus comme ayant été réalisés ce 6 août, montrant le chaos qui régnait à Hiroshima. Ces pellicules qui ont valeur de monument, se sont détériorées quelque peu au cours de ces trente-trois dernières années. Dans le cas de Nagasaki, il n'existe qu'une pellicule ayant été prise dans cette ville le 9 août, jour de l'explosion.

Tous les villageois se rassemblèrent devant l'école. Puis ils se mirent au travail. Il n'y avait que des femmes et des hommes âgés, car tous les jeunes étaient partis combattre au front. Certains, parmi les plus vieux, rassemblèrent les cadavres sous les ordres d'un sergent. Des brancards furent improvisés avec du bambou et des cordes de paille ; des centaines de cadavres effroyables d'aspect y furent déposés et emportés, l'un après l'autre. Ce n'étaient plus des corps humains, mais des masses de chair informes. Pourtant, il était impossible de se laisser aller aux larmes ; en ces heures, notre devoir consistait à retrouver ceux qui respiraient encore, même s'ils devaient mourir sous nos yeux, malgré nos efforts. D'innombrables survivants continuaient à se réfugier à Hesaka, fuyant le pied du kinoko gumo.

Quand le riz fut cuit, nous en distribuâmes un peu aux victimes qui gisaient sur le sol et nous les couvrîmes de nattes de paille pour les protéger du soleil. Cependant, ces couvertures de fortune n'empêchèrent pas que beaucoup moururent au fil des heures. Alors les villageois les emportaient sur les brancards de bambou. Aussitôt qu'une natte était libre, un nouvel arrivant venait l'occuper. Un grand nombre de survivants souffraient autant de blessures que de brûlures.

Les infirmiers, les soldats du service de santé et les femmes du village appliquaient sur les blessures de la charpie trempée dans de l'huile de soja. Certains recouvraient leur plaies avec des feuilles humides. Bien que ce traitement puisse apparaître comme un remède populaire dérisoire, les victimes qui en bénéficièrent n'eurent pas à s'en plaindre, bien au contraire, je peux en témoigner. Nous n'étions que trois médecins pour faire face aux premiers secours. Les médicaments et les instruments de l'hôpital militaire d'Hiroshima n'étaient pas encore parvenus à Hesaka et le personnel n'était arrivé que la veille. Nous utilisions tout ce que nous avions pu nous procurer sur place, malheureusement fort peu de choses: quelques instruments que nous avait remis la famille d'un médecin parti pour le front. Cela me permit néanmoins d'enrayer des hémorragies, de poser des points de suture, d'extraire des quantités de morceaux de verre.

8 août 1945, Le seul soin possible est d'appliquer sur les visages des brûlés de la gaze trempée de teinture d'iode.

La nuit terrible

Un petit garçon de quatre ou cinq ans hurlait de douleur. Sa souffrance n'était pas due à une brûlure, mais à un gros- morceau de verre qui s'était enfoncé dans son abdomen et lui avait tranché le péritoine. Un pli du péritoine, le gros omentum, sortait de son ventre comme une étrange fleur d'hortensia. Je le ligaturai à la racine et le brûlai avec des pinces passées au feu, après m'être assuré que l'intestin lui-même n'avait pas été coupé. Le petit garçon perdit connaissance et fut emmené chez une femme du village qui aimait les enfants.

Une femme avait été à moitié ensevelie lors de l'écroulement d'un mur de béton. Un de ses bras ayant été coincé sous l'amas de décombres, elle avait souffert du feu, mais par chance, elle avait pu être dégagée et amenée à Hesaka. Son bras exsangue pendait sur son flanc. Le seul moyen de la sauver consistait à couper ce bras mort. On se prépara aussitôt pour procéder à l'amputation. L'opération devant être effectuée sans

anesthésie générale, la malheureuse fut attachée fermement sur un panneau de porte. Le chirurgien, qui avait perfectionné sa technique au front, sépara le bras de l'épaule au scalpel. Ne pouvant supporter l'atroce souffrance, la femme s'évanouit. Sa fille, qui avait maintenu son bras, surprise par le poids inattendu, le laissa tomber sur le sol. Semblant vivre encore de sa propre vie, le bras sanguinolent roula le long de la pente jusqu'au bord de la route. Je fus saisi de stupeur en voyant un des doigts livides pointé vers le nuage gigantesque dont la flamme semblait refléter la lueur rouge du soleil couchant.

Une jeune fille avait été cruellement brûlée sur toute la moitié supérieure de son corps. Elle ne portait aucun vêtement, pas même des loques. Sa peau claire et intacte au-dessous de la taille attirait les regards. Choqué par sa nudité, quelqu'un avait voulu lui attacher un morceau de tissu autour de la taille, mais la jeune fille avait perdu la raison et chaque fois que l'on posait le vêtement sur elle, elle l'arrachait et le mettait en pièces. Son pauvre visage brûlé grimaçait horriblement tandis qu'elle marchait de long en large, trébuchant parfois sur les morts ou tombant sur les blessés. Ses jambes blanches semblaient menacer les autres, telles d'étranges créatures autonomes. Perdant patience, quelqu'un la repoussa brutalement. La jeune fille tomba et se mit à pleurer en s'accrochant à un cadavre.

Le 10 août. Cette jeune fille, étudiante travaillant dans le programme gouvernemental de mobilisation, a été amenée à l'Hôpital de la Croix-Rouge de Hiroshima pour faire soigner ses brûlures. Couchée sur une natte, elle geint "de l'eau! de l'eau!" jusqu'à son dernier souffle.

Après le coucher du soleil, il ne restait plus, énorme dans le ciel sombre, que le sinistre kinoko gumo qui commençait à changer de forme. Les soins continuèrent dans la nuit et sans lumière. Je devais extraire un gros morceau de verre qui s'était fiché dans la poitrine d'une jeune fille au visage et au corps atrocement brûlés. La réussite de l'intervention impliquait une concentration intense et beaucoup de précision dans la technique opératoire. Le verre s'était enfoncé loin dans la chair, l'extrémité acérée dirigée vers les organes profonds. Près de moi, une jeune mère au visage brûlé portait son bébé sur le dos ; elle était en larmes et ne cessait de me supplier. Elle m'a répété sa prière tant de fois que je me souviens parfaitement de chaque détail. Sa maison avait été envahie par les flammes en l'espace d'une seconde. Alors, abandonnant ses trois enfants qui périrent dans l'incendie, elle s'était enfuie avec le plus jeune en le portant sur son dos. Ce bébé était tout ce qui lui restait, il remplaçait ceux qu'elle venait de perdre. « S'il vous plaît, docteur, aidez mon bébé, s'il vous plaît ! » répétait-elle sans trêve. Le bébé devait avoir un ou deux ans. Il était déjà mort et exhalait une odeur putride. Une grande coupure apparaissait sur l'arrière d'une de ses cuisses. J'étais sur le point d'extraire le morceau de verre que je tenais à la pointe d'un clamp Kocher (pince), me concentrant sur le travail de mes mains, lorsque la jeune mère s'accrocha à moi en m'étreignant le bras. Le verre se brisa en plusieurs éclats, et l'extrémité acérée s'enfonça plus avant dans la poitrine de la jeune fille. Autour de moi, des gens eurent un haut-le-cœur. « Je vais l'aider, dis-je, passez moi le bébé. » Je pris le bébé dans mes bras. Il n'y avait aucune trace de brûlure sur sa peau froide. Une infirmière appliqua une lotion antiseptique sur la grande plaie béante et la banda fermement. « Tout va bien, dis-je à la mère, ne le réveillez pas cette nuit et dormez bien, vous aussi, pour avoir beaucoup de lait demain

matin. » Le jeune mère joignit les mains et les tendit vers moi, puis elle partit, Dieu seul sait où, tenant son bébé mort sur sa poitrine en sang.

Les gens se mirent soudain à pleurer tout haut, je sentis que l'émotion avait la force de renaître pour la première fois depuis la veille. Mes yeux se remplirent de larmes. Je me raisonnai et me mordis les lèvres pour ne pas me laisser aller à pleurer. Si j'avais pleuré, je n'aurais pas eu le courage de demeurer debout plus longtemps. Sur ce village transformé en hôpital de fortune tombait une nuit de cauchemar, le kinoko gumo montait dans le ciel étoilé, plus sinistre, plus terrifiant encore que pendant le jour. Les voix de toutes ces femmes et de tous ces hommes meurtris et nus s'élevaient dans le village, associant les gémissements, les pleurs, les sanglots, les cris. Sur la colline, le vent impitoyable soufflait dans les branches des arbres. La rivière Ohta suivait son cours vers le sud comme pour nous montrer l'éternité du monde. Toute la nuit, à la lumière des bougies, nous avons continué à soigner les survivants. Par les deux routes qui menaient à Hesaka, arrivaient sans cesse de nouveaux blessés. Et le groupe de brancardiers refaisait sans cesse ses sinistres aller et retour vers le petit bois à l'autre bout du village ; mais ils avaient beau s'épuiser à la tâche, le nombre des cadavres ne semblait pas vouloir décroître.

Le sergent vint au rapport, les yeux creusés par la fatigue. Il me dit que lui et ses hommes avaient emporté et incinéré plus de deux cents corps, mais qu'il en restait encore des quantités sur la route. Il sollicitait l'autorisation d'interrompre leur lugubre navette jusqu'au lendemain, car ils étaient tous épuisés. J'accordai naturellement la permission. Il était sur le point de partir après m'avoir salué quand un cri retentit dans la nuit: « Un bombardier ! un bombardier ennemi ! » Quelqu'un éteignit immédiatement la bougie.

Le 12 août, Hiroshima à 800 mètres de l'hypocentre. A l'endroit où s'élevait le grand magasin Fukuya, dans une des grandes avenues, il y a maintenant un crématoire provisoire. Les corps des victimes sont apportés sur des brancards en vue de leur incinération (Photo Hajime Miyake)

Provenant du fin fond du ciel, j'entendis le grondement familier d'un bombardier B 29. Un silence absolu s'abattit sur l'école. La terreur s'insinua dans le cœur de chacun. « Il va peut-être y avoir encore un éclair. » L'horrible matinée revivait dans nos mémoires. Parfois proche, parfois lointain, le grondement métallique nous parvenait par vagues, puis il s'évanouit lentement dans la nuit, comme pour prolonger notre crainte. « Mais nous ne sommes que des femmes, des enfants, des vieillards ! Pourquoi devons nous subir tout ça ? » s'écria quelqu'un, la voix brisée. Un enfant appela sa maman. Alors beaucoup tombèrent en larmes, des gémissements montèrent dans la nuit au-dessus des ruines de l'école primaire. Je m'éloignai en silence et marchai quelque temps. J'avais envie d'être seul. Je pris une cigarette dans ma poche de poitrine et frottai une allumette. Je me rendis compte alors que je pleurais. « Au secours ! A l'aide ! » Des cris de détresse me parvinrent à travers les ténèbres. Me frayant un chemin parmi les blessés, je courus vers l'entrée du village. Des infirmiers soutenaient une silhouette prostrée. C'était une femme. Ses longs cheveux emmêlés encadraient un visage livide. Elle portait un bébé au creux de son sein gauche. Des flots de sang jaillissaient entre ses doigts. « Courage, ne renoncez pas » lui dis-je, tandis que nous la transportions vers le village. « Où

habitez-vous ? » « Le quartier d'Hakushima. » « Où est votre mari ? » « J'ignore s'il est vivant. » J'enfonçais une pince stérilisée dans la plaie pour bloquer la veine coupée. Puis je ligaturai, toute ma concentration portée sur l'extrémité de mes doigts que le sang gluant rendait glissants. Lorsque j'eus terminé, la femme s'assit et mit doucement l'enfant contre sa poitrine.

Dans la cité perdue

Le 7 août, il fit encore beau temps. Des gens, venant souvent de très loin, envahirent le village à la recherche de leurs familles ou de leurs amis. Cette population valide s'ajoutait au nombre déjà énorme des blessés qui continuaient à arriver. L'hôpital de campagne était bondé de brûlés et de cadavres. Dès le lever du jour, le groupe de brancardiers s'était remis au travail, emportant les corps vers le feu qui flambait à l'autre bout du village. La fumée qui s'élevait dans le ciel était teintée de rose par la brume du matin et le soleil levant qui rasait les crêtes, au-dessus de la vallée. J'avais pu prendre un peu de sommeil. Je me mis à distribuer de la nourriture et de l'eau aux survivants qui faisaient la queue. Mes doigts qui tendaient le riz dégageaient une odeur de sang, mais cela n'importait guère.

Vers dix heures du matin, un appel d'urgence parvint du quartier général, mais comme nul ne savait d'où il avait été émis, on décida de m'envoyer à Hiroshima faire la liaison. Par bonheur, le personnel soignant vit ses effectifs augmenter d'un seul coup, car un détachement de relève arriva avec un plein chargement de matériel et de médicaments acheminé à dos de cheval. La colonne avait été constituée à partir de plusieurs hôpitaux éloignés. Je partis à pied le long de la rivière et suivis la route que j'avais hier descendue à bicyclette. Le kinoko gumo couvrait toujours la ville, mais il avait peu à peu perdu sa forme de champignon, ce n'était plus qu'un énorme nuage sombre. D'innombrables cadavres gisaient en travers de la route. Des survivants, brûlés, me suivaient du regard, n'ayant plus la force de bouger, ni de parler. En contrebas, la rivière suivait son cours, son eau vive coulait avec ardeur le long de la route. En arrivant au parc Choju-En, je vis des gens enterrer les corps calcinés des malheureux qui avaient péri sur le pont suspendu. Celui-ci ne s'était pas effondré, mais je traversai la rivière en dessous, entrant dans l'eau jusqu'à la poitrine.

Une épaisse fumée blanche s'élevait du terrain du génie qui avait été entièrement détruit par le feu et les explosions. Le vent entretenait des foyers et soufflait sur les petites flammes qui sortaient des amas de décombres carbonisés. Au-delà du pont, la route pénétrait dans la ville en passant sous la voie de chemin de fer de la ligne Sanyo. Je grimpai sur le remblai. Il m'était difficile d'imaginer comment cela avait pu se produire, mais la surface de toutes les traverses avait brûlé d'une manière identique. Debout sur le ballast, je regardai autour de moi. Il n'y avait plus de ville, il n'y avait plus que les restes d'un immense brasier. La ville entière avait été réduite en cendres en quelques heures. Je pouvais voir la baie d'Hiroshima dans la clarté du jour d'été. Seules quelques ruines masquaient encore par endroits la mer scintillante. La silhouette familière de la tour du château avait disparu. En longues files, des gens marchaient, cherchant leurs amis ou leurs parents au milieu de la fumée fine qui couvrait la ville.

Nul ne pouvait alors prévoir que beaucoup de ceux qui étaient venus à

Hiroshima mourraient plus tard, victimes des radiations résiduelles. Je sautai en bas du remblai et pris la direction du château d'Hiroshima où se trouvait le quartier général. Toutes les rues avaient disparu sous les décombres des bâtiments et seul l'enchevêtrement des lignes électriques permettait encore de repérer la direction des anciennes artères. Je me mis en marche vers les remparts du château, piétinant les débris et guidé par les fils électriques. Les cendres étaient encore brûlantes et de petits feux persistaient ici ou là. Sous mes pas, je découvrais des os et de la chair brûlée et, parfois, il me semblait entendre des gémissements. Je trouvai trois cadavres devant le bâtiment principal de l'hôpital militaire, mais ce n'était que de la chair noire, calcinée, méconnaissable. Etrangement, la pelouse n'avait pas brûlé. La vue de cette étendue verte cernée par les décombres ne fit qu'accroître ma tristesse et mon accablement. Des lambeaux de peau noire et brillante retinrent mon attention: des chevaux étaient enfouis sous les décombres des cuisines. Au-delà, je vis les ruines des salles et les carcasses des lits métalliques qui s'étendaient sur plusieurs rangs. Toutes les armatures des lits étaient tordues d'une manière identique, ce qui démontrait la force énorme du souffle de la bombe. Je me demandai encore une fois quelle sorte d'énergie avait pu provoquer une telle dévastation. C'est à ce moment que je pus constater l'épouvantable véracité des témoignages entendus la veille à Hesaka: il y avait beaucoup de corps dont les intestins avaient été forcés hors de l'anus. Ils étaient probablement morts avant que le feu ne les atteigne. Les cadavres étaient étendus, couverts de cendres, sur les tiges fondues des lits.

Je passai de l'autre côté du talus et pénétrai sur le terrain d'exercice des troupes régulières. A terre, des cadavres de soldats étaient alignés à intervalles réguliers. La mort avait dû les frapper pendant l'exercice. Tous les corps présentaient sur le côté gauche les mêmes marques de brûlures. Pressant le pas, j'arrivai bientôt à proximité des douves. Les feuilles de lotus étalées à la surface de l'eau, l'ombre des remparts moussus qui s'y reflétait, tout cela conservait le charme particulier de la vieille forteresse, mais un pin centenaire, déraciné par le souffle de l'explosion, s'enfonçait dans les eaux noires du fossé. De gros poissons, le ventre en l'air, flottaient à la surface de l'eau ; d'autres, plus petits, continuaient à se mouvoir dans les profondeurs. De la grande tour qui commandait naguère la rampe d'accès à la forteresse historique, il ne restait plus que quelques décombres calcinés qui achevaient de se consumer. Bien entendu, il n'y avait plus de sentinelle postée à cet endroit. Alors que je m'apprêtais à monter vers les ruines de la forteresse, j'aperçus un homme assis au pied d'un cyprès planté au bord d'un petit étang. Pour tout vêtement, il ne portait qu'un short. Je compris immédiatement qu'il s'agissait d'un prisonnier de guerre, certainement un membre de l'équipage d'un des avions abattus par la défense antiaérienne. Ses mains étaient liées par derrière au tronc de l'arbre auquel il était adossé. En entendant le bruit de mes pas, il tourna son visage vers moi. C'était un jeune homme. Il m'interpella en anglais, mais bien que ses paroles fussent pour moi inintelligibles, ses mimiques indiquaient clairement qu'il voulait boire. Il était juste midi et, sous l'effet de la lumière, la surface de l'étang se mit à danser devant mes yeux. L'espace d'un instant, l'idée que j'avais en face de moi un ennemi, un de ceux qui avaient tué mes compatriotes, me traversa l'esprit et je demeurai immobile. Cependant, bien vite, mon hésitation disparut et je passai silencieusement derrière lui pour couper la corde avec mon sabre. Ne comprenant pas pourquoi il s'était retrouvé aussi soudainement libre, il se mit à ramper en arrière sans me quitter des

yeux. D'un geste je lui indiquai la direction de l'étang, puis je repartis vers la forteresse.

Cette impulsion à libérer un prisonnier de guerre me mettait maintenant mal à l'aise. A Hiroshima, la volonté de se battre avait été annihilée depuis l'heure fatidique de l'explosion, mais dans le reste du Japon la bataille continuait de faire rage. Le quartier général était situé devant les ruines du donjon. Excepté la présence de nombreux soldats, rien ne le signalait particulièrement à l'attention. Un officier supérieur, le corps couvert de pansements et de bandages, gisait sur le sol. D'autres officiers, blessés également, étaient assis autour de lui. Au dessus de ces ruines flottait un fanion, dernier et dérisoire symbole de l'autorité. Un soldat, debout, informait le groupe d'officiers de l'état dans lequel se trouvait son unité. Il était si grièvement blessé qu'il ne pouvait se tenir droit qu'au prix d'efforts surhumains. Dès qu'il eut terminé son rapport, un autre soldat lui succéda. Je compris bien vite que pas une seule unité n'avait échappé au désastre: aucune ne comptait plus d'une centaine d'hommes. L'armée qui jadis avait composé la division d'Hiroshima était complètement anéantie.

Bien que mon uniforme fût souillé de boue, mon apparence quasi normale devait sembler étrange, comparée à celle de mes camarades blessés. Quand mon tour vint, je rapportai de manière concise les conditions dans lesquelles se trouvait l'antenne médicale d'Hesaka. (Si ma mémoire ne me fait pas défaut, l'ensemble du corps médical et des malades soignés à l'hôpital militaire d'Hiroshima devait représenter environ 1 500 personnes dont dix-sept seulement furent déclarées « saines et sauvées ».) Prenant prétexte de mes obligations médicales, je m'empressai de quitter la forteresse. Bien que je ne me sentisse pas coupable, le fait d'avoir libéré un prisonnier de guerre de mon propre chef me posait un cas de conscience. Je partis en direction de la gare d'Hiroshima. En chemin, je ne vis que des ruines et des décombres. Une ville rasée, totalement détruite. Des soldats que j'avais soignés avaient certainement dû se trouver en gare d'Hiroshima au moment du bombardement. Aujourd'hui encore, c'est avec beaucoup de tristesse que je pense à eux: ils étaient tous lépreux, et vivaient dans un bâtiment de l'hôpital qui leur était réservé, dans le quartier des contagieux. Comme volontaire, je m'étais chargé de leur traitement pendant plusieurs mois.

Sous un soleil de plomb, je marchais le long de la voie du tramway. Un à un, les visages de tous les lépreux défilaient dans ma mémoire. Dans une rame de tramway, je vis des corps suspendus aux courroies. De la gare, il ne restait que quelques décombres, qui brûlaient encore par endroits. Des ouvriers tentaient de dégager et de réparer la voie principale. Une foule de gens, venus à pied de toute la région, s'étaient rassemblés et essayaient de recueillir des informations sur le sort de parents ou d'amis. Le devant de la gare était couvert de cadavres amoncelés, qui répandaient tout alentour une odeur de chair brûlée. Je questionnai moi aussi les gens qui se trouvaient autour de moi, mais personne ne sut rien me dire au sujet des lépreux. Je pris un peu de sable et le déposai au creux de ma main. Un souffle de vent fit s'envoler les grains un à un. Je ne peux m'empêcher de penser qu'ils représentaient mes amis disparus sans adieu.

Début d'une tragédie

Je crois que c'est au moins une semaine après le bombardement que les

premiers symptômes apparurent chez les survivants réfugiés à Hesaka. Cependant, il se peut très bien que certains phénomènes étranges se soient produits auparavant. Etant donné le nombre des morts recensés chaque jour, une brusque évolution des symptômes avait fort bien pu nous échapper. Et ce, d'autant mieux que, dans les premiers jours, des signes d'amélioration étaient apparus chez les grands brûlés. Nous avons commencé à espérer que les victimes dont les blessures étaient relativement peu profondes se rétabliraient plus rapidement que ne l'aurait laissé présager leur état général et l'aspect effrayant de leur corps couvert de plaies.

Ce soldat de 21 ans se trouvait dans un bâtiment en bois de l'Unité N.104, à 1 kilomètre au nord-est de l'hypocentre à Hiroshima. son dos, son coude droit et le flanc droit ont été tailladés. Le 18 août, alors qu'il se faisait soigner, il commence à perdre ses cheveux. Le 29 août, ses gencives saignent et des taches rouges de saignement hypodermique font leur apparition. Il doit être hospitalisé le 30 août et est pris de fièvre le lendemain. Le 1er septembre, son amygdale gauche enfle et la douleur dans sa gorge rend la déglutition difficile. Les saignements continuent et les taches rouges couvrent son visage et la moitié supérieure de son corps. Le 2 septembre, il perd connaissance et entre en délire. Il meurt le lendemain à 9h30 dans l'annexe Ujiruz de l'hôpital militaire n°1. La photo a été prise deux heures avant sa mort, le 3 septembre. (Photo Kenichi Kimura restituée par l'armée américaine)

Durant la semaine qui avait suivi le bombardement, nous avons eu le temps d'organiser l'hôpital de campagne. Des moustiquaires avaient été suspendues à des perches et le sol avait été recouvert de nattes. Le corps médical avait vu ses effectifs renforcés par des médecins et des infirmiers envoyés par les hôpitaux militaires de chaque district. Nous avons la charge des blessés de l'hôpital, mais aussi de tous ceux qui avaient été installés dans les fermes transformées en infirmeries provisoires. Le directeur était de retour et l'hôpital commençait à fonctionner, mais compte tenu du nombre des patients, celui du personnel soignant était encore très insuffisant. L'association féminine et les blessés non immobilisés durent venir nous prêter main-forte. La femme d'un médecin, dont la poitrine venait juste d'être suturée, était très active. Une vieille femme s'occupait de son bébé.

Malgré le manque de médicaments, malgré l'insuffisance de nos moyens en matière de stérilisation, nous ne rencontrâmes que peu de cas où l'amputation se révéla inévitable. Des nuées de mouches couvraient les plaies des blessés qui ne pouvaient pas bouger. De gros asticots blancs grouillaient autour de leurs yeux, de leurs oreilles, de leur nez. Cela paraîtra peut-être étrange, mais nous fûmes aidés dans notre tâche par ces gros asticots blancs qui nettoyaient la peau gangrenée de nos malades en la débarrassant de tous les tissus nécrosés ! C'est avec le rapport d'une de nos infirmières que débuta pour nous l'étrange « épidémie » qui devait nous préoccuper nuit et jour pendant si longtemps. D'après ce rapport, certains malades venaient de subir une poussée de fièvre qui avait dépassé 40° C. Nous nous précipitâmes au chevet de ces malades pour les examiner. Ils ruisselaient de sueur et leurs amygdales commençaient à se décomposer. Alors que nous étions confondus par la gravité et la violence des symptômes, des saignements de plus en plus importants apparurent au niveau des muqueuses. Rapidement, les malades se mirent à cracher de grandes quantités de sang. Malgré le recours à des transfusions sanguines d'urgence et à des applications de solutions de

Ringer, nous ne pûmes enrayer ce qui nous apparaissait alors comme une épidémie. Le nombre des victimes de ces soudaines et violentes hémorragies s'accroissait d'heure en heure. En fait, le personnel médical pensait être confronté à une épidémie de fièvre typhoïde ou de dysenterie. Bien entendu, nous utilisâmes un traitement à base de coagulants et d'hémostatiques, mais celui-ci n'eut pas d'autre effet que de soulager notre conscience.

Hiroshima, septembre 1945. Des vers et des mouches envahissent les plaies des blessés.

Parallèlement, une autre « épidémie » s'abattit sur les survivants. Ceux-ci l'appelèrent « rencontre ». Quand, sous l'effet d'une violente douleur, par exemple, ils portaient la main sur leur crâne, ils s'apercevaient que leurs cheveux venaient par touffes entières, comme s'ils avaient été rasés. Les malheureux qui présentaient ces symptômes (fièvre, douleurs à la gorge, hémorragies, chute des cheveux) se retrouvaient en moins d'une heure dans un état tout à fait critique. En dépit de nos efforts, seuls quelques-uns nous donnaient l'impression de pouvoir échapper à la mort. Au fil des heures, les survivants tombaient malades par groupes de sept ou huit, puis ils mouraient à peu près en même temps. Plus tard, je compris que ceux qui mouraient ensemble s'étaient trouvés, au moment de l'explosion, à égale distance de son épicycle. Ce qui signifie qu'ils avaient reçu une dose sensiblement similaire de radiations. En fait, ces hommes et ces femmes qui moururent par séries successives confirmèrent les lois qui régissent la physique nucléaire, comme l'auraient fait de simples cobayes irradiés expérimentalement. Mais, dans les premiers jours, nous ignorions la véritable cause de « l'épidémie ». L'état-major de l'armée japonaise n'ayant jamais évoqué la possibilité d'un bombardement atomique, nous estimions encore qu'il s'était agi de l'explosion d'un nouveau type de bombe classique mais extrêmement puissante.

Puisque la majorité des malades présentaient des symptômes similaires (saignements intestinaux), nous pensions sincèrement avoir affaire à des cas de dysenterie. Mais sous l'autorité du médecin-chef, nous procédions la nuit et dans le plus grand secret à l'autopsie des corps des malades morts dans la journée. Les cadavres s'entassaient dans un champ proche du village avant d'être incinérés. Nous les déposions sur une plaque de tôle et opérions une incision au niveau de l'abdomen à l'aide d'un couteau aiguisé. L'un des objectifs de ces autopsies consistait à vérifier si la cause des hémorragies intestinales était d'origine inflammatoire ou non. J'examinai soigneusement les prélèvements de muqueuses à la lumière d'une bougie. Je ne découvris aucun des signes caractéristiques de la dysenterie.

Quelques jours plus tard, lorsque nous eûmes pris connaissance de l'information selon laquelle la station de radio de la marine impériale de Kure avait capté une émission de la radio américaine où l'on déclarait avoir utilisé une bombe atomique à Hiroshima, nous envisageâmes le problème sous un jour différent. Le syndrome que nous avions été incapables de définir clairement pouvait maintenant s'expliquer par l'exposition à des radiations entraînant un dérèglement du système sanguin. Mais, même si nous avions su cela plus tôt, nous aurions été tout aussi impuissants à enrayer un mal contre lequel il n'existait aucun traitement efficace. Quelqu'un proposa de recourir à l'application de feuille de kaki, celles-ci étant riches en vitamines. Les feuilles furent

cueillies et utilisées par de nombreux survivants convaincus de leurs effets bénéfiques. La plupart des médecins en rirent, prétendant que tout ceci n'était que superstition. En vérité, ce traitement à base de feuilles de kaki se révéla positif pour de nombreux malades. Ce ne fut certes pas le seul phénomène à demeurer inexpliqué. A l'époque, nous fûmes incapables de comprendre la nature du mal qui terrassait les survivants.

Monsieur T... habitait une vieille maison entourée de hauts murs blancs, au coin d'une rue du quartier d'Hakushi. Depuis que ses trois fils étaient partis pour le front, il y menait avec sa femme une vie simple et retirée. J'avais habité chez eux lors de mon arrivé à Hiroshima. Le 6 août au matin, alors qu'il prenait son petit déjeuner, la tasse précieuse qu'il utilisait quotidiennement se brisa accidentellement. Vêtu d'un simple caleçon long, il se dirigea vers l'abri qu'il avait creusé au fond de son jardin pour aller chercher une autre tasse à thé. C'est au moment où il refermait sur lui l'épaisse trappe qui fermait l'abri que la bombe explosa. La maison s'effondra sur sa femme dans un vacarme terrifiant, des incendies s'allumèrent partout. Lorsqu'il jeta un coup d'oeil hors de l'abri, il ne vit que des flammes s'élevant au milieu d'épais nuages de fumée. Il appela à l'aide, cria « Au feu ! » et sauta hors de l'abri. Il retrouva sa femme gisant dans une mare de sang. Dès qu'elle eut repris conscience, ils s'enfuirent, traversant la véritable fournaise qu'était devenu le quartier d'Hakushi. Ils purent atteindre la rive de la rivière Kanda, dont les eaux semblaient aussi vouloir s'embraser. Là, ils passèrent la nuit, le corps à moitié immergé dans la rivière. Le lendemain matin, monsieur T..., portant sa femme sur son dos, traversa la passe qui conduisait à Hesaka. Mais, n'ayant plus la force de continuer jusqu'au village, ils s'installèrent dans le hangar d'une ferme. La femme de monsieur T... me fit le récit de leurs épreuves pendant que je retirais des éclats de verre de ses blessures.

Quatre jours après le bombardement, monsieur T... emprunta une pioche et une bicyclette attelée d'une petite remorque et repartit vers la ville sous un soleil brillant. Après avoir, non sans peine, localisé ce qui restait de sa maison, il dégageda l'abri des décombres qui le recouvraient. Puis il revint au village avec ses vêtements, de la literie et différents objets qu'il avait pu sauver. Après s'être lavé au puits, il aperçut sur ses deux genoux des cloques de la grosseur d'un pouce. Le matin même, avant de partir, il s'était assis sur une souche pour fumer sa pipe, mais il n'avait rien remarqué d'anormal sur ses genoux. Comme il était épuisé, il s'endormit sans y prêter plus ample attention. Le lendemain matin, il fut très surpris de constater que les cloques recouvraient ses jambes pratiquement des chevilles jusqu'aux genoux. Un soldat du service de santé, venu pour soigner sa femme, vida la sécrétion contenue dans les vésicules à l'aide d'une seringue et, troublé par l'étrangeté de ces cloques, il lui dit qu'il ne pensait pas qu'elles aient pu être provoquées par un simple coup de soleil. L'œdème se reforma très rapidement, et monsieur T... dut plusieurs fois extraire le liquide avec une aiguille. Cela dura cinq jours. A peine avait-il extrait le liquide que des démangeaisons insupportables le prenaient.

Sachant que la mort suivait l'apparition de symptômes étranges, progressivement plus nombreux, monsieur T... me demanda de l'examiner. Je ne pus malheureusement pas répondre à sa requête: je consacrais tout mon temps à des malades beaucoup plus gravement atteints. Un soir cependant, je pus me libérer et je courus vers la ferme pour l'examiner. En entrant

dans le hangar, je vis sa femme en pleurs, qui l'étreignait. Il venait de rendre son dernier soupir, après s'être complètement vidé de son sang. Le jour même, aux environs de midi, je l'avais aperçu, il m'avait souri et, tout en agitant la main, il m'avait dit: « Quand vous rentrerez chez vous, passez nous voir. Je vous préparerai un bon thé ! » Sa femme me raconta que dans l'après-midi il avait commencé à avoir des sueurs froides et s'était plaint de douleurs à la gorge et à la nuque. Puis il avait eu des saignements de nez et du sang était apparu dans ses selles. Ses cheveux s'étaient mis à tomber par touffes entières. Il avait dit: « J'étais dans l'abri, je n'ai pas été touché par leur sacré pikadon [1]... Et mes cheveux, tu as vu mes cheveux ? Ce n'est pas possible ! ».

Ces survivants qui marchent dans la cité détruite ignorent qu'ils sont exposés aux radiations résiduelles.

Pourquoi monsieur T..., qui n'avait pas été atteint lors de l'explosion de la bombe, mourut-il en présentant les mêmes symptômes que les victimes directement irradiées ? De nombreux mois s'écoulèrent avant que nous ne puissions répondre à cette question.

Nous ignorions alors ce qu'étaient les radiations résiduelles. Parmi les milliers de cas que je pourrais citer, je voudrais encore évoquer celui d'un couple que ma famille connaissait. Monsieur Y... était un homme d'affaires aisé. Il était âgé d'une quarantaine d'années. Le 6 août, il était parti pêcher au bout du canal Ohbatake. Juste avant midi, il apprit qu'Hiroshima était en flammes à la suite d'un bombardement, Il prit le train jusqu'à Hagukaichi, mais il lui restait encore quinze kilomètres à faire pour rejoindre Hiroshima. De là-bas, il vit le ciel qui rougeoyait au-dessus de la ville. Lorsqu'il arriva, le quartier de Hakushi, où se trouvait sa maison, n'était plus qu'une vaste fournaise. Il avait erré dans les flammes, puis on l'informa que quelqu'un avait aperçu une femme ressemblant à son épouse près du sanctuaire shintoïste de Nigitsu. Vers minuit, il la découvrit dans le lit de la rivière qui passait sous le sanctuaire. Ils se retrouvèrent avec émotion. Le lendemain, ils quittèrent Hiroshima pour Itsukaichi, dans l'espoir de retrouver des parents qui se seraient réfugiés dans cette ville. La joie des retrouvailles ne devait pas durer. Une dizaine de jours après le bombardement, sa femme mourut. Puis, comme terrassé par le chagrin, il mourut à son tour. Bien plus tard, leurs derniers moments me furent rapportés par le médecin qui les avait soignés durant leur agonie. D'après lui, ils avaient présenté les mêmes symptômes que les malades qui avaient été directement exposés aux radiations (forte fièvre, hémorragies, amygdales nécrosées, chute des cheveux). Aussi étrange que cela puisse paraître, madame Y... n'avait été ni brûlée, ni blessée et encore moins directement irradiée au moment de l'explosion. Quant à son mari, le médecin fut incapable de définir la cause de sa mort, étant donné que le 6 août au matin, il se trouvait à bord d'un bateau de pêche à plus de soixante kilomètres d'Hiroshima.

Le 11 octobre 1945 à Hiroshima. Yone-san 31 ans est sans aucune blessure apparente, mais elle commence à se plaindre de taches rouges, de saignement hypodermal, ses cheveux tombent, ses gencives saignent et une toux continuelle rend sa respiration difficile. Elle meurt peu après.

A Hesaka, au fil des jours, les décès se firent de plus en plus nombreux. Beaucoup de ceux qui avaient échappé à la mort lors de l'explosion furent emportés par le mal mystérieux. Bien qu'on brûlat les cadavres jour et

nuits, ils s'accumulaient si vite que nous devions les aligner sur les sentiers qui séparaient les rizières. Quinze jours après le bombardement, je revis la jeune mère qui avait porté son bébé mort sur le dos. Elle semblait en voie de rétablissement et s'occupait des autres malades. Son visage était marqué par d'horribles cicatrices chéloïdes, mais j'étais heureux de constater qu'elle avait surmonté sa peine immense. Hélas, quelques jours plus tard, je fus très étonné d'apprendre qu'elle venait de mourir. Elle s'était mise à saigner de la bouche, du nez et du rectum, ses cheveux étaient tombés soudainement. Les premiers temps, nous avons été submergés par le nombre des rescapés qui avaient rejoint l'hôpital d'Hesaka. Mais, peu à peu, nous eûmes de moins en moins de malades à soigner. Certains trouvèrent refuge dans leur famille, beaucoup d'autres disparurent dans les fumées qui montaient dans le ciel d'Hesaka.

Hiroshima, des chéloïdes commencent à se former sur les jambes d'un soldat exposé aux rayons thermiques à un endroit situé à 900 mètres de l'hypocentre. (Photo restituée par l'armée américaine)

Vers la fin du mois d'août, la ligne Geibi fut rouverte, et il devint possible de transférer des malades vers les hôpitaux du district de San-In. (La ligne Sanyo avait été réouverte deux jours après le bombardement, mais les malades et les blessés n'avaient pu utiliser ces trains bondés de soldats démobilisés). Cet événement mit le village et l'hôpital en effervescence. Les malades qui avaient la force de se déplacer pourraient rentrer chez eux après s'être rendus à Matsui pour prendre une correspondance. Un matin, vers sept heures, je les accompagnai à la gare pour attendre l'arrivée du train. Certains s'aidaient d'une canne, d'autres s'appuyaient sur l'épaule d'un camarade. Heureux d'être encore en vie, ils se réjouissaient à l'idée de retrouver bientôt leur famille. Parmi eux, il y avait un couple que je connaissais. L'homme était sergent-chef et c'était un ami. Il avait amené sa fiancée de son village natal et l'avait épousée trois jours avant le bombardement. Au moment de l'explosion, ils furent grièvement blessés: lui, alors qu'il se rendait au Q.G. et elle, dans sa cuisine. Ils avaient cependant échappé à la mort et s'étaient réfugiés séparément à Hesaka, chacun ignorant le sort de l'autre. Le hasard les fit se retrouver: tous les malades qui se trouvaient entre eux moururent et furent emportés sur les brancards. Pendant quelque temps, ils n'eurent pas conscience d'être si près l'un de l'autre (il faut dire qu'ils étaient défigurés par leurs brûlures), mais ils finirent par se reconnaître au son de leur voix. Cette rencontre inespérée les submergea de joie, ils s'étreignirent et pleurèrent dans les bras l'un de l'autre. Cet épisode, bref intermède de bonheur et d'espoir pour tous ceux qui vivaient une tragédie sans fin, réconforta les autres malades et les villageois. Soutenus par leurs camarades d'infortune, ils semblèrent recouvrer leurs forces et purent nous aider dans notre tâche. S'il n'y avait pas eu les horribles cicatrices, ils auraient pu prétendre à l'oubli peut-être illusoire, mais source d'espoir et de renouveau.

Le train entra lentement en gare, surmonté d'un panache de fumée. Le sergent s'inclina à plusieurs reprises devant moi, me disant qu'il allait travailler à faire pousser du riz. Sa femme était très bien habillée, elle portait des vêtements qui lui avaient été offerts comme cadeau d'adieu par notre petite communauté. Les gens qui avaient attendu patiemment l'arrivée du train montaient dans les wagons. Soudain, un cri perçant s'éleva, couvrant pendant un bref instant le tumulte joyeux des passagers. Une femme venait de s'effondrer sur le quai. Comme s'il

s'était agi d'un signal, d'autres personnes déjà montées dans le train, commencèrent à manifester des signes de douleur et bientôt la plus grande confusion régna dans la gare. Le sergent s'affaissa sur le sol en portant la main à la bouche. Le sang se mit à gicler d'entre ses doigts. La crise se produisit en l'espace d'un instant.

Mon coeur se remplit de pitié en voyant sa femme agrippée désespérément au bras de son mari qu'on emportait sur un brancard maculé de sang. L'horaire du train devant être respecté, les malheureux furent laissés aux soins du personnel de secours. Le train s'éloigna vers le nord, son sifflement répercuté par l'écho des montagnes voisines. Le sergent fut installé sur un lit. Il fit une forte poussée de fièvre. A chaque fois qu'il touchait son crâne, une touffe de cheveux tombait. Sa femme, bouleversée, pleurait tout en se cramponnant à lui, pressentant qu'il allait mourir. Quelques instants plus tard, des filets de sang avaient remplacé ses larmes de désespoir, puis sa chevelure connut le même sort que celle de son mari. Quoiqu'un médecin l'ait assisté durant toute la nuit, le sergent expira au matin. Peu après, sa femme le suivit dans la mort.

La plupart des survivants, profitant des trois trains suivants, quittèrent Hesaka. Certains allèrent à l'hôpital du district de San-In, d'autres regagnèrent leur domicile, d'autres encore, bien qu'ils fussent natifs d'Hiroshima, durent se rendre dans d'autres villes, ayant tout perdu lors de l'explosion. J'ignore ce qu'ils sont devenus.

[1]. Surnom que les survivants donnèrent à la bombe atomique. Il s'agit de la contraction de deux onomatopées: PIKAPIKA (éclair) et DON (détonation).

Extrait de "Little boy" Récits des jours d'Hiroshima,
Docteur Shuntaro Hida, Edition Quintette, 1984

[_Futaba Kitayama, atomisée à 1 700 mètres de l'hypocentre à Hiroshima](http://www.dissident-media.org/infonucleaire/temoig_futaba.html)
http://www.dissident-media.org/infonucleaire/temoig_futaba.html

[_Hideo Shimpō atomisé à 1 300 mètres de l'hypocentre à Hiroshima](http://t.ymlp229.com/bybqaaaeujbbadaemsaiayqq/click.php)
<http://t.ymlp229.com/bybqaaaeujbbadaemsaiayqq/click.php>

[_Tomiko Matsumoto atomisé à 1 300 mètres de l'hypocentre à Hiroshima](http://t.ymlp229.com/bybyalaeujbbaxaemsaiayqq/click.php)
<http://t.ymlp229.com/bybyalaeujbbaxaemsaiayqq/click.php>

[_Ube Makoto atomisé à 3 kilomètres de l'hypocentre à Hiroshima](http://t.ymlp229.com/byhsacaeujbbafaemsapayqq/click.php)
<http://t.ymlp229.com/byhsacaeujbbafaemsapayqq/click.php>

[_Hiroshima 54 jours d'enfer du Docteur Michihiko Hachiya](http://t.ymlp229.com/byhuafaeujbbaoemsalayqq/click.php)
<http://t.ymlp229.com/byhuafaeujbbaoemsalayqq/click.php>

[_Tamiki Hara atomisé à Hiroshima](http://t.ymlp229.com/byheacaeujbbakaemsarayqq/click.php)
<http://t.ymlp229.com/byheacaeujbbakaemsarayqq/click.php>

A lire:

première du Daily Express Le seul article de presse qui ait échappé à

quelques heures près à la censure américaine
La une du Dally Express du 5 septembre 1945. « La peste atomique. Ce que j'écris doit servir d'avertissement au monde entier. »

L'homme qui défia la censure (Les destructions de masse de la bombe atomique ne traumatisèrent ni le milieu scientifique, ni la presse, ni l'opinion publique)

Hiroshima et Nagasaki anéanties pour rien

Les ingénieurs oubliés de la bombe

Lire l'extrait du livre « Plus clair que mille soleils » de Robert Jungk qui présente les physiciens ayant participé à la construction de la bombe atomique américaine, leurs motivations puis les réticences de certains...)

Hiroshima 8h15 le 6 août 1945

Merci à «Infonucléaire» de nous avoir fourni cette liste de témoignages
Atomisé brûlé mourant

Le 7 août, au poste de quarantaine militaire de Ninoshima, à environ 4 kilomètres de Hiroshima. Beaucoup de ceux atteints de profondes brûlures dues à la chaleur de l'explosion, restent étendus ainsi sans bouger, respirant à peine, jusqu'à ce que la vie s'en aille.

(Photo Masayoshi Onuka)

«Notes de Hiroshima»

Un livre de Kenzaburo Ôé

parti en reportage en Août 1963 à Hiroshima

il recueille le témoignage de survivants, malades, médecins..

Il y retournera à plusieurs reprises

*****<http://bellaciao.org/fr/spip.php?article146985>

Il y a 70 ans « Little Boy » et « Fatman » massacraient Hiroshima et Nagasaki...

de : Antoine (Montpellier)

jeudi 6 août 2015 - 01h04 -... et ouvraient l'ère de la terreur nucléaire

A lire ci-après l'analyse de la barbarie incarnée par le couple Auschwitz/Hiroshima que fait le philosophe allemand G. Anders (1902-1992)

Les 6 et 9 août 1945, les USA larguaient deux bombes atomiques, « Little Boy » sur Hiroshima, et « Fatman » sur Nagasaki. La défaite japonaise était alors déjà certaine. Il s'agissait de prouver aux yeux de la planète que l'armée de la première puissance mondiale maîtrisait une arme nouvelle, particulièrement puissante et meurtrière, dans le but de terroriser et de couper court à toutes les révoltes.

Le monde entrait dans l'âge atomique et avec lui dans l'ère de sa possible destruction. La terreur nucléaire, la question lancinante de la possibilité de l'extermination de masse à une échelle jamais atteinte, devenait un des déterminants essentiels des relations internationales. Cliquer ici

www.npa34.org

Commentaires de l'article

6 août 2015 - 11h25 - Posté par Alain Chancogne

Salut, Antoine Sur face book je viens de loger ceci

"

HIROSHIMA. :Quand l'IMPERIALISME choisit l'HORREUR : !!

Certains articles méritent un coup de pub

Comme celui ci qui rappelle

<http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/20150805.OBS3708/les-americains-auraient-ils-pu-epargner-hiroshima-et-nagasaki.html>

:

"

Montrer le pouvoir de l'Oncle Sam

Il y eut certes un débat sur la stratégie à employer : "Opposés à Truman, les républicains essayaient d'adoucir l'exigence de capitulation inconditionnelle, d'autres proposaient d'impliquer l'URSS afin de prendre le Japon en tenaille, tandis que les plus radicaux suggéraient d'employer des gaz toxiques ou des défoliants."

Dès lors, la bombe A offrait une autre solution, dont la radicalité a, semble-t-il, d'abord été perçue par le seul pouvoir politique, notamment la Maison-Blanche. Dans son Journal, Truman note ainsi, le 25 juillet :

Nous avons découvert la bombe la plus terrible de l'histoire [...]. Nous l'utiliserons contre le Japon d'ici le 10 août. C'est certainement une bonne chose pour le monde que la bande de Hitler ou celle de Staline n'aient pas mis au point cette bombe atomique. Il semble que ce soit l'invention la plus terrible qui ait jamais été faite, mais cela peut aussi être la plus utile."

Oppenheimer, le père de la bombe, à l'unisson avec l'exécutif, plaida pour la destruction d'une ville japonaise, susceptible de montrer le pouvoir de destruction acquis par l'Oncle Sam. A l'origine, il était même question de larguer cinq bombes, dans un contexte marqué par une violence guerrière paroxystique.

Face aux kamikazes japonais (de moins en moins efficaces) et au regard des tapis de bombes déversés sur l'archipel, "l'arme atomique passait pour une sorte de gros explosif, estime Nicolas Bernard. Après avoir longtemps sollicité l'entrée en guerre de l'URSS, Truman pouvait enfin mettre fin aux hostilités à ses propres conditions". Et, accessoirement, signifier à l'Empire soviétique la supériorité militaire des Etats-Unis"

Amicalement

Répondre à ce message

6 août 2015 - 16h35 - Posté par Aspaar

Le prétexte libéral des militaristes et des libéraux occidentaux et les chiens de garde du système, consiste à dire qu'ils ont sauvé des vies de soldats américains contre la mort & l'exécution de centaines de milliers de civils japonais en Hiroshima & Nagasaki.

Ce prétexte raciste & criminel ne tient pas et ce n'est que du mensonge et de la manipulation. En effet le Japon était prêt à une reddition totale à la seule condition que l'Empereur soit maintenu. Seulement Truman et les militaires américains avaient envie de connaître les conséquences d'une bombe atomique dans la perspective d'une future guerre contre l'URSS.

Ce monstrueux crime de guerre contre une population civile restera à jamais inscrit au nom de la bourgeoisie & l'empire américain !

Honte aux capitalistes et des militaires américains.

Répondre à ce message

6 août 2015 - 17h45 - Posté par Alain Chancogne -

D'accord, bien sur

Mais à verser au dossier, le fait que l'horreur a arrangé pas mal de monde, alors que l'impérialisme

avait déjà commencé la "GUERRE Froide" et anticommuniste, de façon radicale

Rappelons nous les inutiles bombardements meurtriers US sur DRESDE(car les States savaient depuis Yalta qu'il y aurait une zone sous influence Soviétique) et l'incroyable non bombardement, par contre, des usines KRUPP de la future RFA..

40000 morts , qui avaient un unique objectif,selon l'historien canadien d'origine belge le Dr Jacques R. Pauwels que j'ai cité dans un débat public en 2007, (Cf Imperialisme et lutte des classes ,

(Il est bon de lire son bouquin très documenté , qui s'intitule "Le mythe de la bonne guerre. Les États-Unis et la Deuxième Guerre mondiale,"
<http://reseauinternational.net/dresde-fut-detruite-13-14-fevrier-1945/>

« Dresde a été effacée afin d'intimider les Soviétiques avec une démonstration de la puissance de feu énorme qui a permis aux bombardiers de la RAF et de l'USAAF de déclencher la mort et la destruction à des centaines de kilomètres de leurs bases, avec en filigrane un message clair : cette puissance de feu pourrait viser l'Union soviétique elle-même. »

Parenthèse refermée , revenons sur les crimes US au JAPON

L'historien américain Ward Hayes Wilson aborde la question d'HIROSHIMA et NAGASAKI d'une façon à verser au dossier

L'auteur ne risque pas l'accusation de pro-soviétique..", puisque WHW parle de l'URSS en la qualifiant..d'"ennemi"...

Extrait (gras A.C)

<http://www.slate.fr/story/73421/bombe-atomique-staline-japon-capituler>

« Il convient sans doute de rappeler à quel point l'explication traditionnelle du bombardement d'Hiroshima est commode émotionnellement - pour les Américains, bien sûr, mais aussi pour les Japonais.

*Les idées peuvent persister parce qu'elles sont vraies, mais il arrive parfois qu'elles persistent parce qu'elles sont satisfaisantes sur le plan émotionnel : elles satisfont un besoin psychique. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, **l'interprétation traditionnelle d'Hiroshima a aidé les dirigeants japonais à atteindre un certain nombre d'objectifs politiques, tant à l'intérieur qu'à l'international.***

Il suffit, pour le comprendre, d'endosser pour un temps les habits de l'empereur. Vous avez lancé votre pays dans une guerre désastreuse. Votre économie est en lambeaux. Près de 80% de vos villes ont été bombardées et incendiées. Votre armée a subi une suite de défaites humiliantes. Votre marine de guerre a été presque anéantie et demeure confinée dans ses ports. La famine guette. La guerre, pour faire court, a été une catastrophe et, pire que tout, vous avez menti à vos sujets sur l'état réel de la situation. L'annonce de la capitulation risque bien de les prendre totalement au dépourvu.

Que faire ? Admettre que vous avez lamentablement échoué ? Publier in communiqué indiquant que vous vous êtes trompé sur toute la ligne, avez répété de nombreuses erreurs et provoqué la ruine de la nation ? Ou alors, vous pourriez tenter d'expliquer la défaite par une avancée scientifique miraculeuse et dont personne ne pouvait prévoir qu'elle allait se produire ? En faisant de la bombe atomique la responsable la défaite, il était alors possible de balayer toutes les erreurs et toutes les mauvaises appréciations sous le tapis.

La bombe atomique était tout simplement l'excuse parfaite pour expliquer la défaite. Nul besoin d'avoir à déterminer les responsabilités de chacun ; nul besoin de mettre sur pied une commission d'enquête. Les dirigeants japonais pouvaient affirmer ouvertement qu'ils avaient fait de leur mieux. Au plus haut sommet de l'Etat, la bombe a donc servi à faire en sorte que les dirigeants ne soient pas tenus responsables de la défaite.

Les avantages d'une défaite par la bombe nucléaire

Mais attribuer la défaite du Japon à la bombe avait trois autres avantages politiques. Premièrement, cela permettait de conserver à l'empereur toute sa légitimité.

Deuxièmement, elle permettait de s'attirer une certaine sympathie sur le plan international.

Enfin, dire que c'est la bombe atomique qui avait gagné la guerre ne pouvait que plaire aux vainqueurs américains.

L'occupation américaine du Japon ne cessa officiellement qu'en 1952 et durant l'intervalle, les Etats-Unis eurent tout le loisir de changer ou remodeler la société japonaise à leur convenance. Aux premiers temps de l'occupation, de nombreux dirigeants japonais craignaient que les Américains n'abolissent l'institution impériale. Et pas seulement. Bon nombre des plus importants dirigeants du Japon craignaient fort d'être jugés pour crimes de guerre (le tribunal de Nuremberg était déjà constitué quand le Japon capitula).

L'historien japonais Asada Sadao affirme que lors des nombreux entretiens accordés après la guerre, « les dirigeants japonais... font tout leur possible pour s'attirer la sympathie de leurs interlocuteurs américains ». Si les Américains voulaient entendre que c'était bien la bombe qui avait provoqué la capitulation japonaise, pourquoi les décevoir ?

Attribuer la fin de la guerre à la bombe atomique servait donc les intérêts japonais de multiples façons. Mais cela servait également les intérêts américains. Si la bombe avait permis de gagner la guerre, la perception de la puissance militaire américaine se trouvait renforcée, l'influence diplomatique des Etats-Unis en Asie et dans le monde ne pouvait qu'augmenter et la sécurité des Etats-Unis se trouvait également renforcée. Les deux millions de dollars dépensés pour fabriquer la bombe n'avaient pas été dépensés en vain.

A l'inverse, si l'on admettait que c'était l'entrée en guerre de l'Union soviétique qui avait provoqué la capitulation du Japon, et qu'on laissait les Soviétiques proclamer qu'ils étaient parvenus en deux jours à obtenir ce que les Américains n'étaient pas parvenus à obtenir en quatre ans, la perception de la puissance militaire soviétique et l'influence de sa diplomatie s'en seraient trouvées renforcées. Une fois la Guerre froide commencée, affirmer que l'entrée en guerre de l'Union soviétique avait été le facteur déterminant dans la capitulation japonaise n'aurait fait que conforter et aider l'ennemi.

Ward Hayes Wilson »

Répondre à ce message

7 août 2015 - 09h56 - Posté par Aspaar

Et trois jours après la destruction d'Hiroshima, le 9 août 1945, c'était Nagasaki qui était frappée par une bombe nucléaire américaine.

L'extrait du message de Truman, le 9 août 1945, à la radio américaine :

"Nous avons mis au point la bombe et nous nous en sommes servis. Nous nous en sommes servis contre ceux qui nous ont attaqués sans avertissement à Pearl Harbor, contre ceux qui ont affamé, battu et exécuté des prisonniers de guerre américains, contre ceux qui ont renoncé à obéir aux lois de la guerre. Nous avons utilisé [l'arme atomique] pour raccourcir l'agonie de la guerre, pour sauver des milliers et des milliers de vies de jeunes Américains."

"C'était une lueur soudaine, blanche, argentée", avait raconté récemment à l'AFP Sunao Tsuboi un survivant âgé de 90 ans, "je ne sais pas pourquoi j'ai survécu et vécu si longtemps. Plus j'y pense, plus ce souvenir est douloureux".

Il avait alors vu une adolescente dont le globe oculaire droit pendait sur le visage et, non loin, une femme tentait vainement d'empêcher ses intestins de tomber.

Et depuis Hiroshima et Nagasaki, pas moins de 30 fois les administrations américaines ont été sur le point ou ont menacé d'utiliser des armes nucléaires. Depuis des décennies la banalité du mal

nucléaire s'est emparée de la Maison Blanche .Dans sa soif de domination, l'Empire du capital est prêt à tout.

*****2012*****<http://www.fukushima-blog.com/article-la-bombe-atomique-un-pur-produit-de-la-technoscience-108945478.html>

9 août 2012

La bombe atomique, un pur produit de la technoscience

nagasaki6 et 9 août 1945, deux dates qui font frémir. Les commémorations actuelles nous rappellent que le monde a changé en profondeur sur la base de l'horreur nucléaire. Jean-Marc Royer, par l'article suivant, nous explique très clairement l'historique de ces programmes militaires et les effets impitoyables de la bombe A. On sait aujourd'hui que ces faits militaires d'une horreur sans nom n'étaient pas nécessaires pour mettre fin à la guerre... Merci à l'auteur de contribuer à ce travail de mémoire encore inachevé.
LA BOMBE ATOMIQUE, UN PUR PRODUIT DE LA TECHNOSCIENCE

par Jean-Marc Royer

Les rappels qui suivent se veulent une aide au travail de mémoire qui reste, soixante-sept ans après les bombardements atomiques, encore très incomplet. L'autre motivation de ce texte réside dans le fait qu'il ne peut y avoir de conscience pleine et entière de ce qui s'est passé à Hiroshima, Nagasaki puis à Tchernobyl et Fukushima sans que l'on soit en mesure de s'en faire une représentation [1]. Puisse ces lignes y aider le lecteur. Pour cela, il lui faudra le courage de ne pas reculer devant la douleur dont il est question. A cette seule condition, il en sortira grandi en humanité.

Les " découvertes scientifiques " à l'origine de la bombe atomique

Il n'est pas sans conséquences philosophiques majeures de constater que la bombe atomique est un produit direct de la science occidentale [2]. On constatera que la réponse ne fait plus de doute lorsque l'on examine, même rapidement, l'histoire de cette " invention " et de ses prémisses.

En 1896, Henri Becquerel découvre la radioactivité naturelle.

Niels Bohr présente en 1913 la première théorie qui expliquait ce phénomène : la matière est constituée d'atomes, eux-mêmes formés d'électrons " tournant autour d'un noyau ". Certains de ces atomes ne sont pas stables et se décomposent en émettant des rayonnements.

En 1905 Albert Einstein publie la théorie de la relativité. Pour lui, matière et énergie sont liés par l'équation qu'il note $E = mc^2$ et qui permet d'affirmer qu'une petite quantité de matière peut devenir une énorme quantité d'énergie... ce qui est le principe de la bombe atomique.

En 1934, Frédéric et Irène Joliot-Curie s'aperçoivent que l'on peut transformer un élément stable en un autre instable, en le bombardant de particules : c'est la radioactivité artificielle.

En décembre 1938, Otto Hahn et Fritz Strassman comprennent que le noyau d'uranium, bombardé de neutrons, se casse en deux en libérant deux neutrons et une énergie considérable : l'énergie nucléaire.

En 1939, Frédéric Joliot comprend que les neutrons libérés, peuvent fracasser à leur tour d'autres atomes d'uranium : c'est une réaction en chaîne. Celle-ci peut donner naissance à une grande source d'énergie.

Ainsi, dès 1939, tous les éléments scientifiques préalables à la bombe sont découverts.

LE PROJET MANHATTAN [3]

Le 2 août 1939, le président Roosevelt reçoit une lettre signée d'Albert Einstein (reproduite plus loin) qui le met en garde contre les recherches effectuées par les Allemands dans le domaine de la recherche atomique et l'enjoint de lancer les Etats-Unis dans l'aventure nucléaire. Cette lettre est en fait écrite par un autre physicien, le hongrois Léo Szilard qui cherche à mobiliser les alliés contre la menace nazie et convainc Einstein, dont la célébrité est immense, de signer cet appel au président américain. Une lettre qu'Einstein regrettera quelques années plus tard, lorsqu'il verra la bombe atomique exploser à Hiroshima et Nagasaki et qui en dira : " Ce jour-là, j'aurais mieux fait de me couper les doigts de la main ".

Le 16 décembre 1941, neuf jours après l'attaque de Pearl Harbour, le président Roosevelt lance officiellement le projet Manhattan.

Eté 1942, la certitude est acquise d'une possibilité de réaction en chaîne ; les recherches de base et leur développement sont faits ; il n'y a plus qu'à établir un plan pour créer une force opérationnelle. Le général Groves est alors placé à la tête d'un groupe de techniciens et de savants qui compte plusieurs prix Nobel.

Le 2 décembre 42, au-dessous des gradins de Stagg Field à l'Université de Chicago, une équipe menée par Enrico Fermi initia la première réaction en chaîne nucléaire auto-entretenu.

Début 1943, le projet Manhattan entre dans une nouvelle phase. Il s'agit de trouver un élément qui soit capable de servir à la création d'une arme qui utiliserait l'énergie libérée par la fission nucléaire. Celui-ci doit répondre à deux critères : la facilité de production et la possibilité d'en produire une grande quantité. Deux voies se dessinent pour l'obtention d'un tel élément :

- Celle de l'uranium. Niels Bohr a calculé qu'une seule variété (isotope) de l'uranium peut " fissionner ", il s'agit de l'uranium 235. Mais celui-ci est rare : il faut le séparer du reste de l'uranium naturel 238U. L'obstacle paraît alors infranchissable.

- Celle du plutonium. Élément récemment découvert (inexistant dans la nature), il vient d'être obtenu en bombardant de l'uranium.

Le problème principal reste la rareté de ces deux éléments fissiles. On construit donc deux énormes complexes industriels : l'un à Oak Ridge, dans le Tennessee, pour la production d'uranium 235. L'autre à Hanford, près d'un petit village sur les bords du Columbia, dans l'Etat de

Washington pour la production du plutonium. [4]

Depuis mars 1943, date à laquelle fut mise en service le centre top secret de fabrication de l'arme nucléaire à Los Alamos (dans le désert du Nouveau-Mexique près de Santa Fé), une équipe de savants, sous la direction de Robert Oppenheimer, se livre à l'étude de l'architecture de la bombe elle-même.

L'Allemagne capitule le 8 mai 1945 mais le projet Manhattan n'arrive à son terme qu'en juillet 1945 [5]. Son succès confirme les deux filières (uranium 235 et plutonium). Les savants se trouvent donc en possession de deux types de bombe: l'une fonctionnant grâce à l'uranium (celle qui sera larguée sur Hiroshima), l'autre grâce au plutonium (produite en deux exemplaires : celle de l'essai " Trinity " et celle de Nagasaki).

Le 16 juillet 1945, alors que les bombes Little Boy et Fat Man, destinées au Japon sont en route vers l'île de Tinian pour y être assemblées, on a mis en place au sommet d'une tour, à Alamogordo, dans le désert " Jornada del Muerto ", dans l'État du Nouveau-Mexique, un des trois engins déjà fabriqués. L'explosion a lieu à 5 heures 30 du matin : un éclair aveuglant, insoutenable jusqu'à 35 Km, suivi d'une énorme détonation perceptible à 300 Km. L'explosion dégagea une force équivalente à 21 000 tonnes de TNT, c'est-à-dire la puissance destructrice de 2300 avions bombardiers B29 de l'époque, mais concentrée dans le temps (une fraction de seconde) et dans l'espace.

En constatant la puissance phénoménale engendrée par la bombe, Oppenheimer se rappela l'un de ses passages préférés d'un texte Sanskrit : " Maintenant je suis Shiva, le destructeur de mondes ". Plus prosaïquement, son adjoint Kenneth Bainbridge, responsable des essais répondra : " À partir de maintenant, nous sommes tous des fils de pute ". Rares sont les scientifiques qui regretteront ce qu'ils ont fait. Dans un livre de conversations sur ses souvenirs de Los Alamos, Richard Feynman explique : " Après l'explosion, il y eut une formidable excitation à Los Alamos. Tout le monde faisait la fête (...). Je me souviens que Bob Wilson était assis là et semblait broyer du noir. A quoi penses-tu lui ai-je demandé ? C'est terrible, ce que nous avons fait là, a-t-il répondu. " Bob Wilson était-il le seul physicien de Los Alamos, au soir du 16 juillet 1945, à broyer du noir ? Pas loin, si l'on en croit le physicien Richard Feynman : " ce qui nous est arrivé à tous est que nous avons commencé à faire quelque chose pour une bonne raison. Ensuite nous avons travaillé très dur pour y parvenir, avec plaisir, avec excitation. Et nous avons cessé de réfléchir. Bob Wilson était le seul qui continuait à réfléchir ". Il faut tout de même préciser que des scientifiques du projet Manhattan, qui connaissaient les effets des deux bombes, suggérèrent de larguer les bombes dans des zones isolées afin de montrer la puissance des Etats-Unis en faisant le moins de victimes possible. Mais cette éventualité avait été envisagée par la présidence puis écartée.

En mai 1946 est créé le Comité d'Urgence des Scientifiques Atomistes, groupe anti-nucléaire dont tous les membres avaient participé à la construction de la bombe, sauf Albert Einstein.

LES BOMBARDEMENTS D'HIROSHIMA ET DE NAGASAKI

220px-Atomic cloud over HiroshimaHiroshima. La puissance dégagée est estimée à 13 000 t de TNT. C'est une énergie transformée pour 85% en lumière, en chaleur, en souffle et pour 15% en radiations. Chacun de ces effets est dévastateur.

Dès les premiers millièmes de seconde, l'effet aveuglant de l'éclair est suivi de l'énergie thermique libérée qui transforme l'air en une boule de feu atteignant un kilomètre de diamètre en quelques secondes au-dessus d'Hiroshima. Au sol, la température atteint plusieurs milliers de degrés sous le point d'impact. Dans un rayon d'1 km, tout est instantanément vaporisé et réduit en cendres. Jusqu'à 4 km de l'épicentre, bâtiments et humains prennent feu spontanément ; les personnes situées dans un rayon de 8 Km souffrent de brûlures au 3° degré (Voir les témoignages des docteur Michihiko Hachiya et Shuntaro Hida).

Après la chaleur, c'est au tour de l'onde de choc (troisième effet) de tout dévaster : engendrée par la phénoménale pression due à l'expansion des gaz chauds, elle progresse à une vitesse de près de 1 000 km/h, semblable à un mur d'air solide. Elle réduit tout en poussières dans un rayon de 2 km. Sur les 90 000 bâtiments de la ville, 62 000 sont entièrement détruits.

Encore très méconnu en 1945, et spécifique à cette arme, le quatrième effet est celui des rayonnements immédiats. Suivant la dose, il entraîne la mort en quelques jours, quelques mois, ou des années après l'explosion. Les femmes enceintes au moment de l'explosion donnent naissance à des " bébés-monstres ". Le nombre de tués sur le coup est estimé à 80 000 ; dans les semaines qui suivirent, plus de 130 000 personnes ont succombé. A la fin de 1945, le total des morts est de 150 000. Le mémorial de la paix comporte 221 000 noms de personnes mortes des conséquences directes ou indirectes de l'explosion, mais l'estimation " finale " du nombre de morts se situe autour de 260 000 : ce dernier chiffre concerne autant les suites de ces effets que ceux produits par le cinquième effet, la contamination par inhalation ou ingestion.

Le nombre de victimes civiles peut être comparé à d'autres bombardements, mais il porte une lourde charge symbolique, liée à la vision d'Apocalypse de l'explosion et aux effets à très long terme de l'exposition aux radiations. Leó Szilárd, qui était impliqué dans le développement de la bombe, dira après la guerre : " Si les Allemands avaient largué des bombes atomiques à notre place, nous aurions qualifié de crimes de guerre les bombardements atomiques sur des villes, nous aurions condamné à mort les coupables allemands lors du procès de Nuremberg et les aurions pendus. " [6]

Le 9 août 1945, le B-29 " Bockscar " piloté par Charles Sweeney, partit de Tinian dans les îles Mariannes du Nord, en se dirigeant vers la cible initiale, Kokura, qui était sous les nuages. Conformément à la consigne " no see, no bomb " (" pas de visibilité, pas de bombe "), Bockscar se dirige alors vers Nagasaki où la couverture nuageuse se déchire, le temps pour le B29 de larguer " Fat Man ", à 11h 02. Cette bombe est une bombe au plutonium, différente de celle d'Hiroshima (Uranium 235), mais semblable à celle de l'essai Trinity, réalisé à Alamogordo, le 16 juillet 1945 (20 000 tonnes de TNT).

Le scénario d'Hiroshima se reproduit, à peine moins meurtrier. En effet, la topographie de Nagasaki en fait un site plus ouvert alors que les

collines ceignant Hiroshima avaient amplifié les effets dévastateurs de l'explosion. Une seconde grande ville du Japon vient d'être rasée en quelques secondes.

Les conséquences du bombardement

La ville abritait, en 1945, 250 000 habitants, le nombre de tués sur le coup est estimé à 35 000 et le nombre des décès directs et indirects se situe entre 75 000 et 130 000.

Le bombardement de Nagasaki est différent de celui d'Hiroshima par plusieurs aspects :

- L'arme utilisée étant plus puissante, les dommages proches de l'hypocentre ont été plus profonds.
- L'habitat y étant plus diffus, la violence des incendies fût plus limitée : ils mirent deux heures pour prendre des proportions importantes et quelques heures pour se généraliser.
- L'arme étant un modèle au plutonium, la répartition des rayonnements gamma et neutroniques fut différente, ce qui a modifié la fréquence et la nature des leucémies observées.

Etant donné l'extrême toxicité radioactive du Plutonium, il serait logique d'avancer que l'ensemble des effets radioactifs a du être plus important qu'à Hiroshima, mais nous ne possédons pas de documents à ce sujet ...

LA SPECIFICITE DE LA BOMBE A, UNE HORREUR DANS L'HORREUR

" Je ne sais pas comment sera la 3ème guerre mondiale, mais je sais qu'il n'y aura plus beaucoup de monde pour voir la 4ème. " A. Einstein

Les plus brillants savants occidentaux collaborèrent à " l'invention de la bombe A " sans pour autant que leur sens moral ne les en détourne. Précisons tout de même ceci : le propre de la technoscience est de produire des " objets " dont la puissance dépasse l'entendement, la sensibilité et l'imagination humaine y compris de leurs auteurs (Cf. leurs réactions devant la 1ère explosion) ; précisons que l'entreprise Manhattan demandait justement que ces savants mobilisent de manière exclusive pour ce projet toute leur intelligence, leur énergie, et même tout leur être ; précisons aussi que pour cette réalisation, des lieux de résidence spécifiques avaient été construits (des villes secrètes identiques en URSS et aux Etats-Unis, sorte de campus de luxe où séjournèrent également tous les personnels en charge des infrastructures et les familles des uns et des autres), les isolant ainsi de manière étanche du vulgum pecus, du sens commun ou de la " common decency " comme l'écrivait George Orwell ; précisons également que ce " Manhattan project " était vécu comme la " conquête de la dernière frontière scientifique " figure emblématique de l'aventure moderne avant que la " conquête spatiale " prenne le relais ; précisons enfin que les services spécialement dédiés à leur encadrement de tous les instants (y compris socio-affectif), rendaient difficile tout retour en arrière. L'exemple à la fois unique et admirable du physicien Joseph Rotblat, qui dût déployer

des trésors de ruse pour s'enfuir de Los Alamos, montre que cela était difficile, mais pas impossible.

Tous les historiens sérieux sont maintenant d'accord là-dessus, l'argument des cinq cent mille vies nord-américaines [7] soi-disant épargnées par le largage de bombes Atomiques sur Hiroshima et Nagasaki fût inventé de toutes pièces par le gouvernement des Etats-Unis en direction de l'opinion publique nord américaine et internationale, illustration supplémentaire du fait que l'histoire est toujours écrite par les vainqueurs.

Pour le dire très vite, le Japon n'a pas tant capitulé suite à Hiroshima -Nagasaki que suite à la déclaration de guerre de Staline en date du 8 août. Les japonais redoutaient plus que tout l'occupation et les appétits territoriaux soviétiques lesquels étaient en train de retourner leur immense armée vers ce front. Par ailleurs, les Etats-Unis avaient compris que cette arme terrible devait être utilisée pour prouver aux yeux du monde leur supériorité militaire et scientifique.

Les historiens ont qualifié le 6 août 1945 comme premier acte de la guerre froide, ce qui est exact, mais largement insuffisant : il s'est agi du premier acte d'une guerre déclarée à l'ensemble du vivant et de la planète.

Si l'on accepte cette réalité historique maintenant démontrée, réalité qui est la clé de l'analyse (tout comme l'acceptation de l'existence des camps de la mort est une des clés de l'analyse du nazisme) alors, plus rien ne peut voiler le regard sur cet évènement. Des conclusions incontournables en découlent.

Son premier caractère est qu'il constitue un crime contre l'humanité [8]. Mais il a été perpétré contre un peuple dont l'armée et ses dirigeants politiques se sont eux-mêmes rendus coupables de crimes du même type sur le continent et ont ensuite été défaits. Ce qui explique en partie que cette " leçon " de l'histoire ne pût être tirée par l'humanité, aucune " institution " située du côté des vaincus n'étant en mesure d'en supporter la mémoire, dans tous les sens du terme.

Horreur dans l'horreur. Les " hibakusha ", témoins vivants de la défaite et assimilés aux pestiférés par peur d'une contagion fantasmée, furent l'objet de la honte publique, décourageant ainsi la plupart des rescapés de participer à un quelconque travail de mémoire, témoignage dont on a vu avec, entre autres, Primo Lévi, Robert Antelme, David Rousset, Marcel Ophüls, l'importance capitale dans l'Europe intellectuelle de l'après-guerre et encore maintenant. Alors que les oreilles étaient encore bien bouchées à la cire, que les bouches étaient closes par des lèvres pincées, que les mémoires étaient recousues au fil de la honte, que les inconscients étaient forclos par de vieux barbelés rouillés, ces artistes hors du commun nous ont permis de penser l'histoire européenne d'après 1945.

Horreur dans l'horreur. Les responsables japonais procédèrent à une " reconstruction " rapide de la ville qui eût pour but avoué d'effacer méticuleusement toutes les traces de ce crime effroyable. Comme si à la place d'Auschwitz s'élevait maintenant un mémorial design affublé d'une sorte de parc d'attraction pour la paix. Plus de traces, telle est le credo commun à tous les criminels et négationnistes. (Cf. ce qu'en dit

précisément Günter Anders).

Horreur dans l'horreur. Peu connu aussi, est le fait que les Nord-américains ont activement contribué à ce processus, soit par leur " aide à la reconstruction " ; soit en menant sur place et avec l'aide des autorités japonaises, des études militaires sur toutes les conséquences de ce bombardement, y compris quant aux suites médicales des radiations nucléaires pour les générations à venir. Mais " la raison d'Etat " primant sur les souffrances de milliers d'innocents, celles-ci furent versées dans des archives secrètes nord-américaines, accessibles seulement depuis peu. Ceci n'était d'ailleurs que la suite des essais effectués, à leur insu, sur des patients dans une aile de l'hôpital de Rochester : on inoculait du plutonium à ces " Human products " (ce fût leur nom de code) à l'aide de seringues spécialement conçues [9].

Horreur dans l'horreur. Contrairement à ce qui s'est produit pour la Shoah [10], vainqueurs et vaincus se sont associés pour aveugler l'humanité, avec succès jusqu'à ce jour, sur la nature des crimes commis à Hiroshima et Nagasaki. Le travail de mémoire fût ainsi forclos à plusieurs titres, de la même façon que l'on tente d'enfermer un déchet radioactif : on sait pertinemment qu'on en repasse la dangerosité aux générations suivantes.

Horreur dans l'horreur. Le largage des bombes atomiques fût non seulement un crime contre l'humanité, mais fait nouveau, un crime contre la Nature, ce que l'on appellerait aujourd'hui un Ecocide. Le refoulement de cette catastrophe systémique pour l'écosphère ne sera pas non plus sans conséquences pour l'avenir de l'humanité et la manière d'en écrire l'histoire. Les peuples qui refusent leur histoire la traînent comme un boulet.

Horreur dans l'horreur. Alors que cette " invention " était porteuse de la mort généralisée du vivant sur la planète, les gouvernements et la plupart des médias occidentaux ont tout fait pour la recouvrir d'un épais manteau d'admiration et de dévotion devant le génie et la puissance des chercheurs, se prosternant devant la science, la technique, l'industrie, les militaires et la nation nord-américaine. Un nouveau dieu est apparu - à la puissance inquiétante certes, comme tous les dieux - et à la gloire duquel de nouveaux hymnes devaient être forgés sur le champ. Entre les deux blocs idéologiques de cette époque, Joseph Rotblat, Albert Einstein, Bertrand Russel, ultra minoritaires, furent parmi ceux qui tentèrent de faire entendre la vérité.

On a beaucoup insisté, et à juste titre, sur le travail de mémoire [11] nécessaire pour maintenir vivant le souvenir de ceux qui sont morts dans les camps nazis. Mais le travail concernant Hiroshima et Nagasaki [12] rencontre de puissants obstacles : ceux qui ont été érigés par les ex-belligérants eux-mêmes en s'excluant, dès leur création, des poursuites possibles de toute juridiction internationale ; ceux mis en place par les autres puissances atomiques, qui voudraient effacer toute trace non seulement des victimes, mais du danger que cette technoscience fait courir à de tout le vivant sur notre planète.

Aujourd'hui est venu le temps de dire que les bombardements d'Hiroshima, de Nagasaki et les soixante-cinq millions de

victimes [13] de l'industrie nucléaire doivent faire l'objet d'un travail de mémoire au moins aussi important pour l'avenir de notre humanité.

Sources :

<http://hebdo.nouvelobs.com/sommaire/dossier/061664/la-verite-inavouableHtml>

et <http://www.dissident-media.org/infonucleaire/raisons.html>

A voir :

- Le documentaire d'une heure en vidéo sur le bombardement atomique " Rain of ruin " qui bien qu'entièrement aligné sur les thèses officielles américaines (millier de vies américaines sauvées, refus du Japon de se rendre etc.) est très instructif sur la préparation et les infrastructures mises en place pour arriver aux bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki.

- Le DVD " La bombe " de Peter Watkins, tourné en 1965.

[1] Voir à ce sujet- « La face cachée d'Hiroshima » De Kenichi Watanabe, 1h46. Diffusé le 12 octobre 2011 par France 3 dans l'émission « l'histoire immédiate ».

<http://www.point-zero-canopus.org/archives/videos/nucleaire-militaire/hiroshima-nagasaki-ww2/662-la-face-cachee-d-hirhoshima>

. Le meilleur film existant sur la genèse du nucléaire !

[2] Il faut avoir en tête que seule l'approche scientifique pouvait découvrir, puis utiliser la constitution de la matière comme forme « d' énergie » : aucune technique humaine n'aurait été en mesure de le faire.

[3] <http://www.a525g.com/histoire/projet-manhattan.php>
<http://nezumi.dumousseau.free.fr/japon/nagasaki.htm>

http://archives.radio-canada.ca/guerres_conflits/seconde_guerre_mondiale/clips/11771/

<http://www.dissident-media.org/infonucleaire/raisons.html>

[4] Pap NDIAYE, Du nylon et des bombes : Du Pont de Nemours, le marché et l'État américain, 1900-1970, Belin, " Histoire et société/Cultures américaines ", 2001

[5] Addendum personnel à la fable de Günter Anders : Si la bombe avait été prête en janvier 45 selon le programme initial, aurait-elle été lancée sur Berlin ou sur Dresde ? Quelles justifications aurait-on invoqué alors ?

[6] Sources : <http://nezumi.dumousseau.free.fr/japon/nagasaki.htm>
et [http://www.dailymotion.com /video/x3o5ug_nagasaki-bombe-atomique_news](http://www.dailymotion.com/video/x3o5ug_nagasaki-bombe-atomique_news)

[7] « Hiroshima/Nagasaki : une vérité inavouable », Le Nouvel Observateur, semaine du 28/07/2005. En confrontant les archives japonaises, américaines et russes, l'historien américain Tsuyoshi Hasegawa démontre que " rien ne justifiait le recours à l'arme nucléaire en août 1945 ". Tsuyoshi Hasegawa, directeur du Centre d'Etude de la Guerre froide à l'université de Santa Barbara en Californie, a publié " Racing the Enemy " (Harvard University Press).

[8] Il faut faire l'effort d'aller voir la définition établie pour Nuremberg et son évolution dans le droit international.

[9] http://www.dissident-media.org/infonucleaire/LaRecherche_n275_avril1995.pdf

[10] L'usage de ce terme est " une facilité de langage " qui ne doit pas faire oublier que les opposants politiques, les " malades mentaux ", les tziganes et tous ceux qui furent catalogués comme " déviants ", furent tout autant victimes du nazisme que les juifs.

[11] Les médias et les " piètres penseurs " ont essayé d'en faire un devoir de mémoire pour en désamorcer les leçons, le muséifier puis le transformer en " marronnier " de magazine.

[12] Quelques exemples : pourquoi ne parle-t-on jamais de la spécificité du bombardement au plutonium de Nagasaki et de ses effets, alors que l'on sait très bien que ce radioélément est autrement plus dangereux que l'uranium ? Par ailleurs, la contamination de la faune, de la flore, des eaux de surface et souterraines, de la mer avoisinante n'auraient-elles pas existé ? Qui connaît Wilfred Burchett, journaliste australien indépendant qui fût forcé par les militaires états-uniens de renier publiquement ses premiers articles décrivant les horreurs d'Hiroshima ? Et le rôle des trois commissions militaires qui débarquèrent en septembre 1945 à Hiroshima et Nagasaki ?

[13] Cf. le rapport du CERR (ou CERI en anglais).
<http://www.euradcom.org/>

*****ceux qui en réchappent et vivent longtemps pour le bonheur des négationnistes.

*****<http://www.lefigaro.fr/histoire/2015/08/06/26001-20150806ARTFIG00002-tsumomu-yamaguchi-le-seul-homme-a-avoir-survecu-a-hiroshima-et-nagasaki.php>

Tsumomu Yamaguchi, le seul homme à avoir survécu à Hiroshima et Nagasaki

Par Mathilde Belin Mis à jour le 06/08/2015 à 14:50 Publié le 06/08/2015 à 06:00

Ce Japonais a survécu au bombardement d'Hiroshima le 6 août 1945, puis à celui de Nagasaki trois jours plus tard. Il a passé la fin de ses jours à lutter contre les armes nucléaires, avant de succomber d'un cancer en 2010.

Il est le seul homme reconnu survivant des deux attaques nucléaires au Japon. Tsumomu Yamaguchi était au mauvais endroit, au mauvais moment, à deux reprises. Ce Japonais avait 29 ans le 6 août 1945, alors ingénieur dans les chantiers navals pour Mitsubishi, une entreprise qui développe des pétroliers, est à Hiroshima depuis quelques mois déjà pour affaires. Le 6 août 1945, il doit rentrer chez lui. Mais sur le chemin de la gare, le bombardier américain Enola Gay lâche la première bombe nucléaire de l'Histoire sur une population civile. Au mauvais endroit, au mauvais moment

A trois kilomètres de l'épicentre, Tsutomu racontera plus tard qu'il a vu l'engin tomber. Mais pour l'heure, l'homme est sonné, a perdu connaissance, a les oreilles sourdes et les yeux aveugles, les bras et une partie du visage brûlés au troisième degré. Une scène apocalyptique se joue autour de lui. Mais à la différence de plusieurs dizaines de milliers de victimes, Tsutomu ne rend pas son dernier souffle. Il passe la nuit dans un abri de fortune avec d'autres rescapés. Le lendemain, il rentre chez lui... à Nagasaki.

Ce 9 août 1945, à peine remis de ses blessures, Tsutomu Yamaguchi reprend le travail. Il est en train de raconter le drame dont il a été témoin et victime trois jours plus tôt à ses collègues, lorsque la deuxième bombe nucléaire américaine vient frapper le Japon. Là encore, Tsutomu se trouve à trois kilomètres du point zéro. «J'ai cru que le nuage en forme de champignon m'avait suivi jusqu'ici», a-t-il raconté plus tard. Après cette seconde attaque nucléaire américaine, qui décime plusieurs dizaines de milliers de personnes, Tsutomu survit encore mais non sans douleur. La ville de Nagasaki a été rayée de la carte, le 9 août 1945. (©Torahiko Ogawa / Nagasaki Atomic Bomb Museum / Reuters)

«Hibakusha», le survivant

Être rescapé d'une double attaque nucléaire n'est pas sans conséquence. Toute sa vie, le survivant va souffrir de blessures physiques et psychologiques. Tsutomu Yamaguchi est reconnu «hibakusha»: survivant de l'attaque atomique. Un statut qui donne accès à des prestations sociales et un suivi médical.

Sa femme et son premier fils meurent de cancers généralisés, sans doute liés aux radiations nucléaires, sans toutefois pouvoir le vérifier avec exactitude. En 2005, la mort de son deuxième fils des mêmes causes le révolte, convaincu que les radiations en sont la cause. Tsutomu sort alors du silence dans lequel il s'est muré depuis plus d'un demi-siècle. Le «champignon» atomique au dessus d'Hiroshima, le 6 août 1945. (©Hiroshima Peace Memorial Museum/AFP)

L'homme de combat

Tsutomu Yamaguchi part en croisade contre le nucléaire, à 89 ans. Il écrit un livre («Nagasaki-Hiroshima: deux fois atomisé»), et se rend dans les lycées pour transmettre la mémoire de cette horreur aux jeunes générations. A la tribune de l'ONU en 2006, il appelle à l'abolition des armes nucléaires. Il fait l'objet d'un film de James Cameron qu'il rencontra. «Ma mission est terminée», avait-il alors déclaré à l'issue de l'entretien.

64 ans après Hiroshima, Tsutomu Yamaguchi est officiellement reconnu comme la seule personne ayant survécu aux deux attaques nucléaires d'août 1945. L'homme chanceux et militant s'est éteint le 4 janvier 2010 à 93 ans, d'un cancer de l'estomac. Le nucléaire aura fini par avoir raison de lui.

*****<http://www.20minutes.fr/monde/1663751-20150808-bombardement-nagasaki-pensais-etre-autre-monde-temoigne-survivant>

JAPON Yoshitoshi Fukahori, aujourd'hui âgé de 86 ans, se trouvait à quelques kilomètres du centre de l'explosion de la bombe atomique, le 9

août 1945...

Bombardement de Nagasaki: «Je pensais être dans un autre monde», témoigne un survivant

Cette photographie prise le 4 septembre 1945 montre les ruines de Nagasaki, près d'un mois après la bombe qui a détruit la ville. - AP/SIPA

Cette photographie prise le 4 septembre 1945 montre les ruines de Nagasaki, près d'un mois après la bombe qui a détruit la ville.

Cette photographie prise le 4 septembre 1945 montre les ruines de Nagasaki, près d'un mois après la bombe qui a détruit la ville. - AP/SIPA

Mathias Cena

Publié le 08.08.2015 à 07:56

Mis à jour le 08.08.2015 à 09:04

De notre envoyé spécial à Nagasaki,

« Voici Nagasaki, deux jours avant l'explosion de la bombe atomique. » Sur la photographie aérienne de la ville, Yoshitoshi Fukahori montre écoles, églises et hôpitaux. Ce survivant du bombardement ou « hibakusha » (« exposé à la bombe » en japonais), avait 16 ans le 9 août 1945 à 11h02, quand la bombe atomique, larguée sur sa ville de Nagasaki, a tout anéanti dans un rayon de plusieurs kilomètres, tuant 40.000 personnes sur le coup.

70 ans après, le Japon paie encore le prix de Hiroshima et Nagasaki

Au moment de l'explosion, il se trouve à environ 3,5 kilomètres de là, mobilisé comme tous les écoliers pour travailler, de l'autre côté d'une colline. Il se réfugie alors sous une table. « Le soir venu, alors que je gravissais les marches qui menaient au sommet pour revenir vers la ville, j'ai croisé beaucoup de gens blessés qui venaient en sens inverse, fuyant la zone de l'explosion. Ils me disaient : "Il n'y a plus rien là-bas, tout a brûlé, fais demi-tour !" ».

Yoshitoshi Fukahori avait 16 ans le 9 août 1945, lorsque la bombe atomique a détruit Nagasaki. - M.CENA/20 MINUTES

« J'ai vu la peau se décoller de leurs mains »

Yoshitoshi Fukahori, aujourd'hui âgé de 86 ans, poursuit, la voix claire, un récit maintes fois répété. « Les gens me suppliaient : "De l'eau, de l'eau !". Certains s'accrochaient à ma jambe. J'ai tenté de me dégager, et c'est là que j'ai vu la peau se décoller de leurs mains. » Effrayé, il fait demi-tour. Le lendemain matin, il reprend le chemin de la ville et découvre finalement l'inimaginable, le champ de ruines fumantes laissé par la bombe. Il avait bien entendu l'explosion mais ne pouvait imaginer qu'une seule bombe ait pu provoquer un tel carnage. Les maisons construites en bois, l'hôpital, la gare, jusqu'à la cathédrale sont détruits : « Je pensais être dans un autre monde », dit-il. Yoshitoshi Fukahori se met alors à la recherche de sa famille. De sa fratrie de neuf, seule sa sœur aînée, âgée de 18 ans, a trouvé la mort dans le bombardement. « Incinérer son corps a été la chose la plus douloureuse de ma vie. »

Bombe atomique : Le Japon entre commémoration de la paix et renforcement de son armée

Après la guerre, la bombe est un sujet tabou jusqu'en 1952, date du départ de l'occupant américain. Par la suite, Yoshitoshi Fukahori tente de partager son expérience, mais peu à peu réalise que le récit seul ne suffira pas. Il se met alors en quête d'un support visuel. « Les survivants vont disparaître, mais les photos restent. Alors, j'ai mis toute mon énergie dans la collection de photos. »

Plus de 6.000 photographies pour témoigner du bombardement

En 1979, il crée un groupe pour partager les photos du bombardement, l'Association de recherche de photos de la bombe atomique. Il se rend à plusieurs reprises aux Etats-Unis pour rassembler ce matériau. Aujourd'hui, plus de 6.000 clichés ont été rassemblés, pris pour la plupart par des photographes américains. « A l'époque, il était très difficile de prendre des photos. Même si l'on possédait un appareil photo, les pellicules étaient introuvables. Et l'armée impériale surveillait de très près les photos pour ne pas dévoiler des informations stratégiques. » Il faut attendre l'arrivée des alliés, en septembre 1945. Des journalistes qui accompagnent l'armée américaine photographient alors la ville en ruines.

Yoshitoshi Fukahori, qui s'est marié en 1954 et a eu deux filles, continue aujourd'hui à rassembler des photos et à témoigner de son expérience. Aux écoliers qui lui demandent pourquoi une bombe atomique a été lancée sur Nagasaki, il répond : « A cause de la guerre. Ne faites jamais la guerre. »

*****<http://www.contrepoints.org/2015/08/06/214835-hiroshima-et-nagasaki-il-y-a-70-ans>

Jacques Henry

Ancien chercheur en biologie au CNRS, dont il a démissionné avec fracas il y a plus de 15 ans, Jacques Henry profite de sa retraite pour porter un regard critique sur certains aspects de la biologie et de la médecine. Ayant travaillé pendant quelques années comme consultant auprès d'EDF dans le domaine nucléaire, il s'intéresse également aux problématiques énergétiques, en particulier l'électricité.

Hiroshima et Nagasaki : il y a 70 ans
Publié le 6 août 2015 dans Histoire

Retour sur l'événement qui a marqué la fin de la seconde guerre mondiale dans le Pacifique.

Par Jacques Henry.

Harold Agnew on Tinian in 1945, carrying the plutonium core of the Nagasaki Fat Man bomb, Domaine public

Il y a 70 ans presque jour pour jour Harold Agnew sortait en souriant d'un baraquement du projet Manhattan à Los Alamos avec une petite valise spéciale contenant le cœur de plutonium de la bombe « Fatman » qui allait être larguée le 9 août 1945 sur la ville de Nagasaki provoquant la mort instantanée d'environ 80 000 personnes. Triste spectacle que de voir cet homme souriant, un simple ingénieur et employé de haut rang de l'armée américaine, alors qu'il savait que ce joujou allait être utilisé contre

le Japon pour détruire une ville, tuer des civils et mettre fin à la guerre tout en assurant par la suite l'emprise hégémonique des USA sur le Japon et quelques autres pays de la région qui perdurera jusqu'à nos jours. La charge de plutonium d'environ 7 kilos – la taille d'une balle de tennis – conduisit à la fission effective de moins d'un kilo en raison de la configuration loin d'être optimale des explosifs entourant cette charge. La puissance de l'explosion fut néanmoins près de deux fois plus élevée que celle d'Hiroshima, trois jours plus tôt.

Agnew fut récompensé pour ses bons et loyaux services ayant permis de mettre fin à la guerre et fut pour cette raison nommé directeur des laboratoires de Los Alamos, contribuant au développement de l'arsenal nucléaire américain. La bombe arriva sur l'île de Tinian dans la partie nord de l'archipel des Mariannes et ses composants y furent assemblés sous la direction d'Agnew.

Fat Man's nuclear device about to be encased, domaine public

Tinian et Saipan furent prises aux Japonais en juin 1944 après ce que l'on peut appeler une extermination systématique de tous les Japonais, militaires et civils, présents sur ces îles, et Tinian en particulier devint en quelques mois la plus grande base aérienne du monde : pas moins de 1500 bombardiers B29 décollaient et atterrissaient jour et nuit pour répandre le feu et la mort sur les grandes villes japonaises dont en particulier Tokyo situé à 1500 miles de cette île d'une grande importance stratégique.

Il y a donc 70 ans, on s'affairait dans l'archipel des Mariannes pour mettre le Japon définitivement à genoux. Les Américains avaient provoqué l'attaque de Pearl Harbor en harcelant les navires commerciaux japonais dans le Pacifique nord-ouest. Ils ne voulaient déjà pas entendre parler d'une domination japonaise sur cette région. Leur stratégie n'a pas changé depuis, l'armée américaine est toujours à Guam (Mariannes du sud) et à Okinawa (Japon) ainsi que dans de nombreuses bases sur les principales îles japonaises, en Corée, aux Philippines ou encore en Thaïlande.

Mais revenons aux bombes. Il est intéressant de noter que J. Robert Oppenheimer, considéré comme le père de l'arsenal nucléaire américain, pensait en 1944 qu'il faudrait au moins 50 bombes nucléaires pour venir à bout du Japon, ça donne rétrospectivement une bonne image de la mentalité du complexe militaro-industriel américain qui, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, entretient l'attitude militariste et impérialiste des États-Unis. L'État Major américain considérait que ces bombes atomiques d'un nouveau genre ne présentaient aucune différence sinon en termes d'échelle de puissance destructrice avec les armements conventionnels de l'époque tels que les bombes Torpex dopées à la poudre d'aluminium et à la trinitro-perhydro-triazine, un explosif deux fois plus puissant que le TNT classique. Le Programme Manhattan avait donc doté l'armée américaine de ces super-bombes, la radioactivité n'étant qu'une conséquence mineure et négligeable.

Aujourd'hui, à l'occasion du 70e anniversaire de la première utilisation de bombes nucléaires au cours d'un conflit armé, il était opportun de rappeler ces faits car, même si les Américains sortirent vainqueurs de ce conflit, ce n'est pas une raison pour ne pas les considérer en partie aussi comme des « criminels de guerre ». La mémoire ne doit pas oublier

